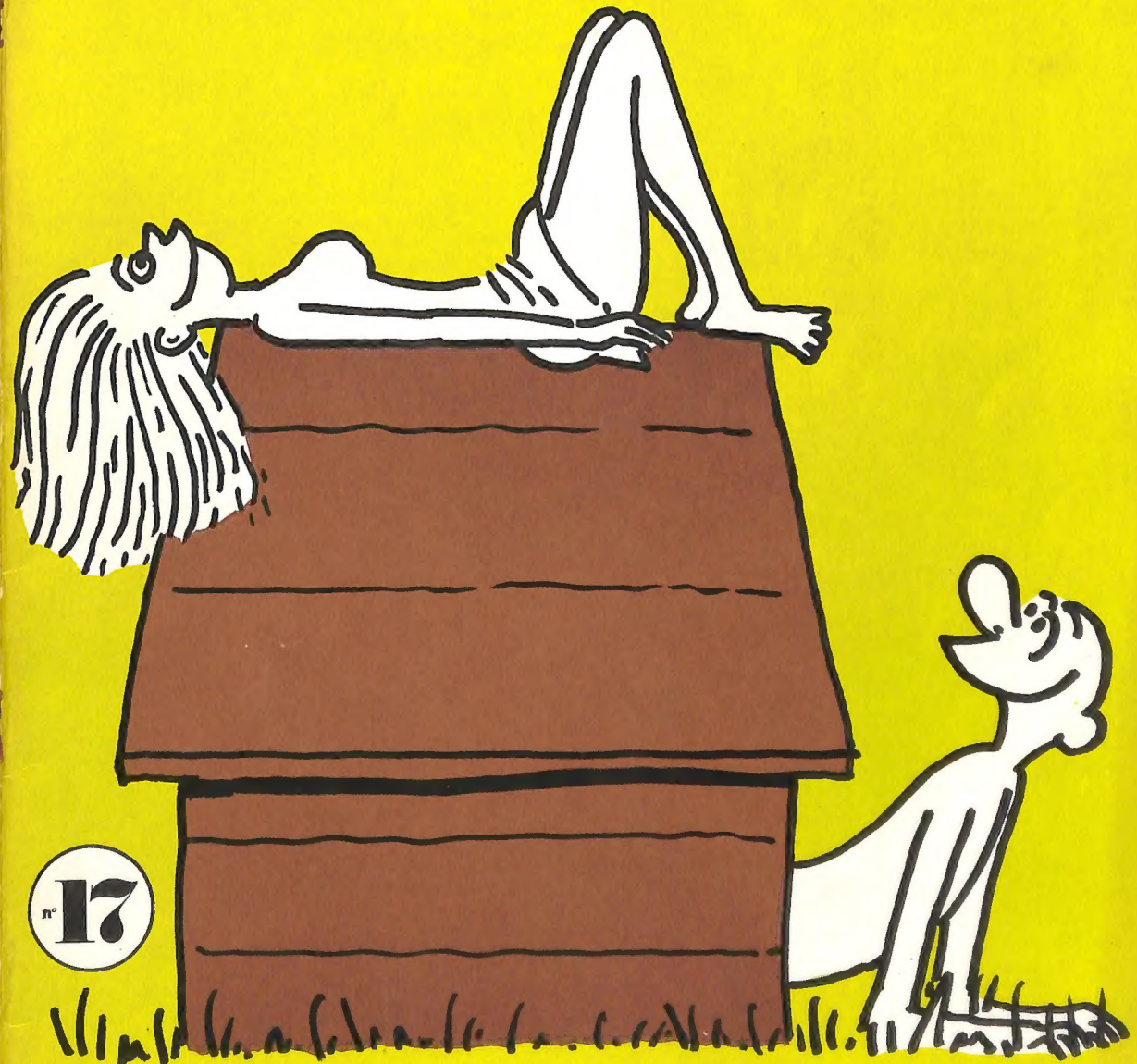
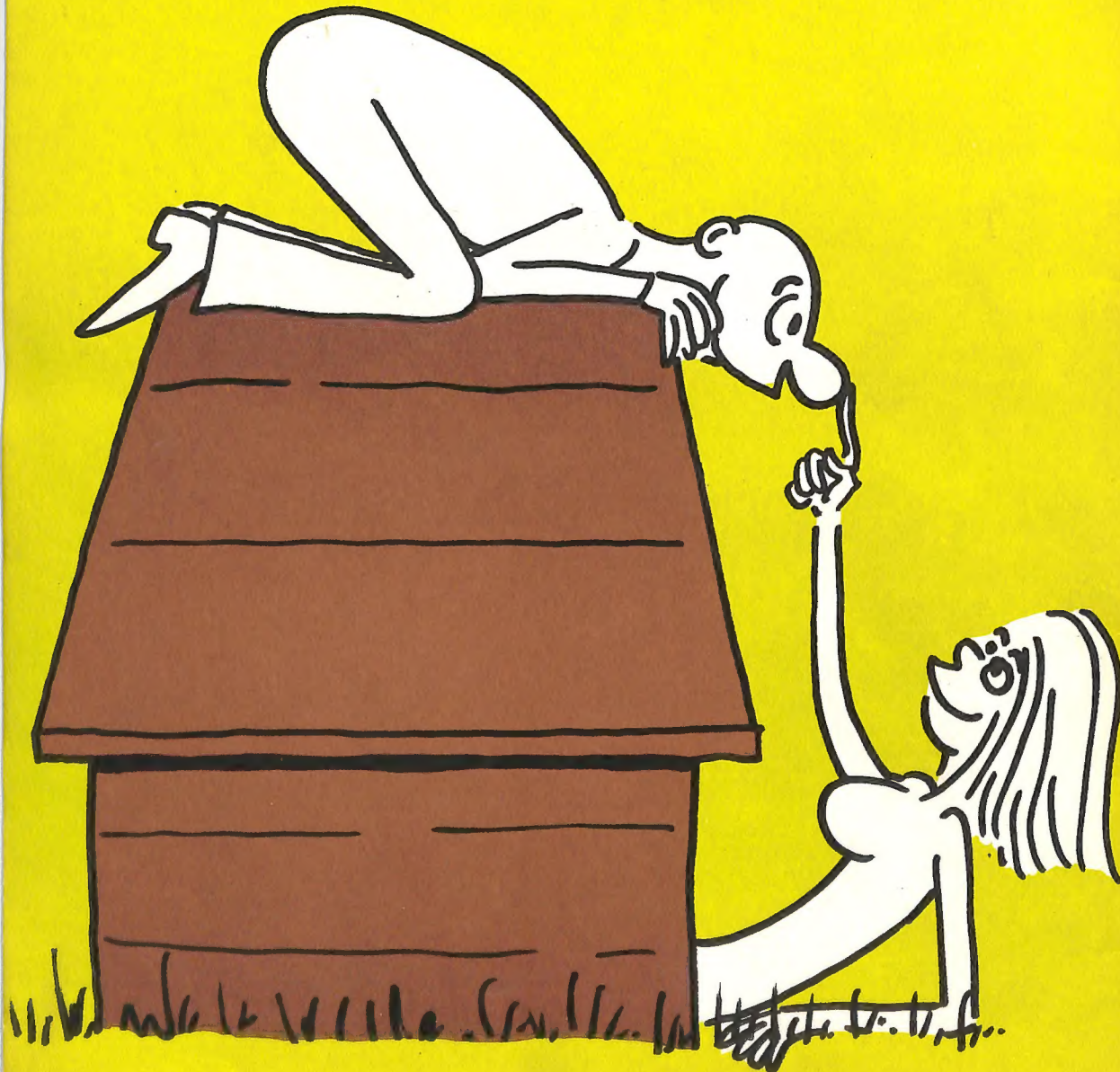


journal plein

d'humour et de bandes dessinées - juin 70

mensuel - 3,50 francs

# charlie



Si vous avez beaucoup  
beaucoup  
beaucoup  
beaucoup  
beaucoup d'argent  
à foutre en l'air, achetez tous  
les mois

**HARA  
KIRI**  
journal bête  
et méchant

et achetez tous les lundis

**L'HEBDO** *hara-kiri*

sinon, volez-les  
volez-les  
volez-les  
volez-les  
volez-les  
volez-les  
volez-les  
volez-les  
volez-les  
volez-les

**charlie**

Journal plein d'humour et de bandes dessinées  
mensuel - 1<sup>er</sup> juin 1970

n. 17

## sommaire

- 1 Pichard et Wolinski : Paulette
- 8 Roger Price : droodles
- 10 Willem : chez les esthètes
- 11 Norge : chiendent
- 12 Al Capp : Li'l Abner (L'envers du Paradis)
- 24 Grandville : les grands et les petits
- 31 Cavanna : Lincoln-Washington Lustucru
- 33 Wolinski : les aventures de Georges
- 43 Alphonse Allais : ancor la réform de l'orto-  
graf, suivi de : les Parisiens sauront où  
cracher, désormais
- 45 Schulz : peanuts
- 56 Jack Wohl : alphabète
- 58 Gébé : le questionnaire
- 60 Reiser : une histoire en quatre pages
- 64 Le courrier de Charlie
- 65 Gébé : un dimanche à la campagne

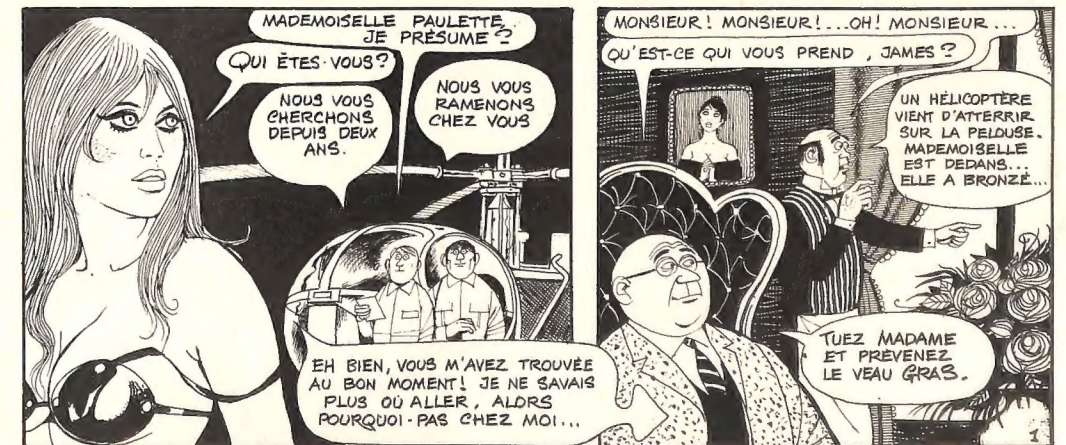
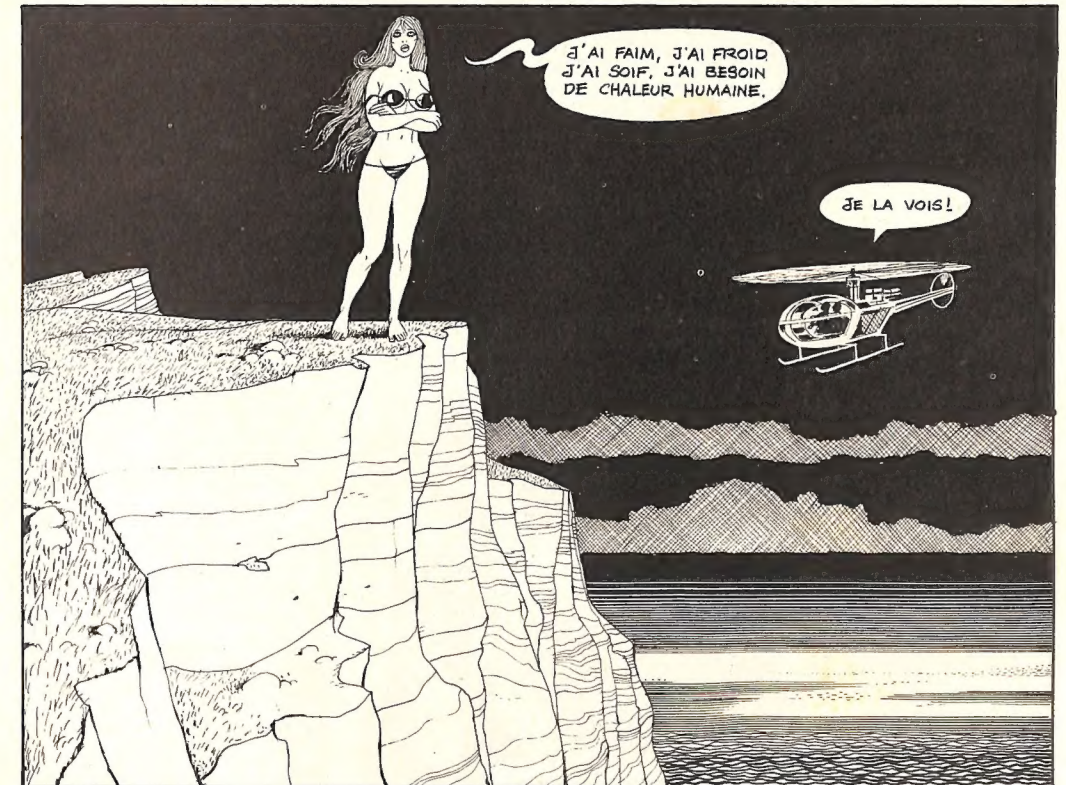


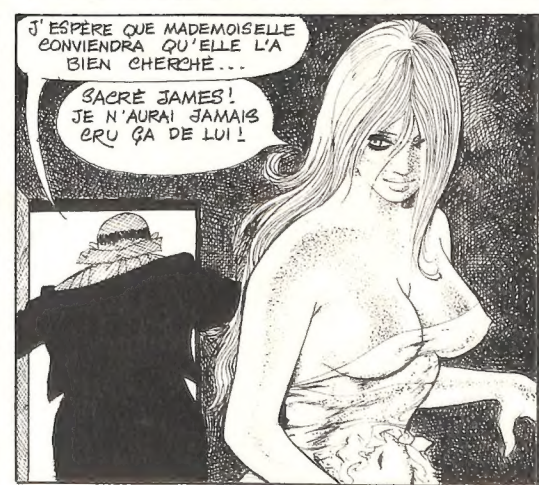
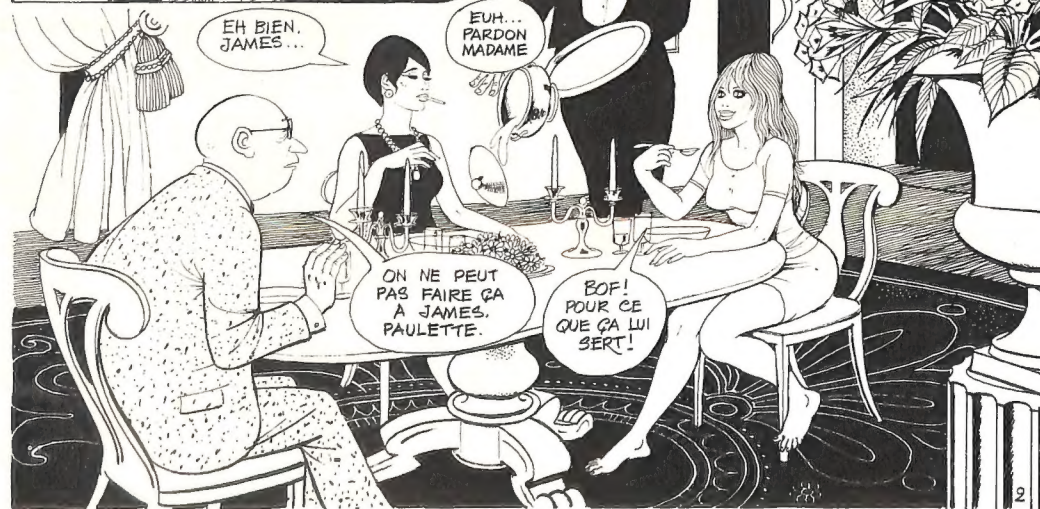
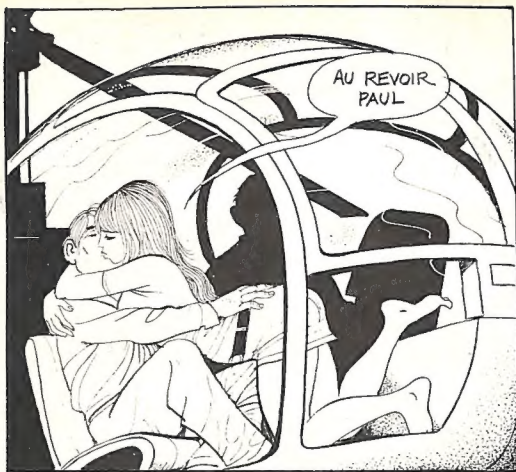
Directeur de la publication : Georges Bernier  
Rédacteur en chef : Delfeil de Ton  
Ange tutélaire : Cavanna  
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F  
Siège social : 35, rue Montholon, Paris (9<sup>e</sup>)  
Téléphone : 878-66-90  
Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1970  
Imprimerie : Henon, 11, rue Stendhal, Paris  
Distribution : NMPP  
Abonnement (12 numéros) : 36 F par an  
Etranger : 41 F  
Le numéro : 3,50 F  
Imprimé en France

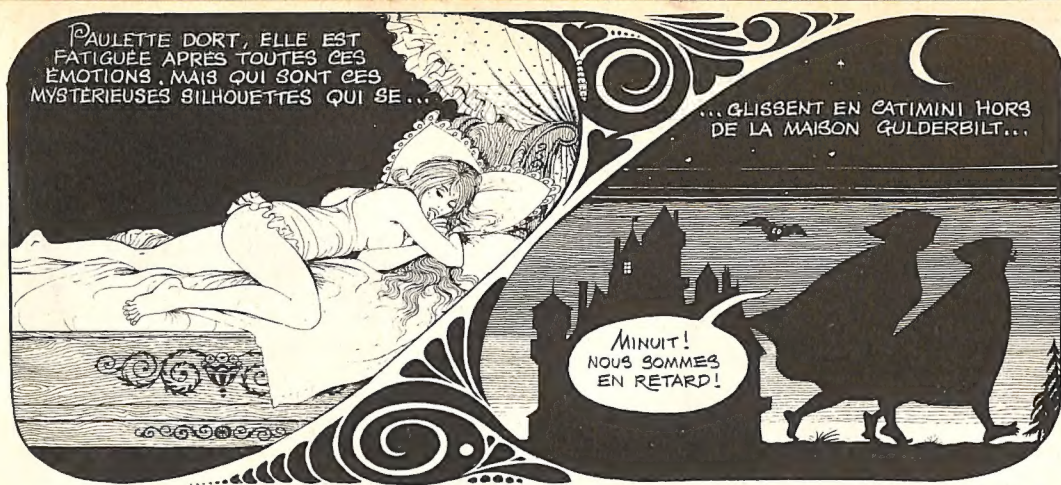
**PAULETTE**

Histoire de  
**WOLINSKI**  
dessinée par  
**G. PICHARD**

La dernière fois que nous avons vu Paulette, qu'elle était belle dans son petit costume de bain sur cette plage, et si seule, si triste, si abandonnée par Joseph, qui, sous un corps de jeune fille, n'a jamais caché une âme de vieux salaud. Paulette, nous t'aimons, Pichard et moi, sinon nous ne t'aurions pas faite. Ne t'inquiète pas, cette histoire, nous ferons tout pour qu'elle finisse bien.









MAIS ATTENTION !  
VOILA CE QUI ATTEND  
CEUX QUI NE CROIENT  
PAS A L'UNIQUE.  
VOILA L'ENFER DES  
INCRÉDULES.

JE RÉVÈLERAI LE SECRET MYSTIQUE UNE  
AUTRE FOIS. JE SUIS FATIGUÉ.

ALLEZ  
VOUS-  
EN !



FRÈRE ET SŒUR  
GULDERBILT, VOUS  
ÊTES PARDONNÉS.  
REVENEZ BIENTÔT  
AVEC VOTRE  
FILLE  
PAULETTE.  
ELLE DOIT  
ÊTRE DES  
NÔTRES.

OUI,  
GRAND  
FRÈRE.



HELLO! QUELLE BELLE  
MATINÉE!



CE SOIR NOUS IRONS AU  
RITUEL AVEC PAULETTE.



OÙ M'EMMENEZ-VOUS?

TU VERRAS,  
TU NOUS  
REMERCIERAS  
DE CE QUE  
TU VAS  
CONNAÎTRE!



LE PARADIS! JE VOIS LE PARADIS!!!

OUAH AH! AH!



SACRILÈGE!!! QUI OSE RIRE?

MAIS QU'EST-CE  
QUE C'EST QUE CE  
CINÉMA  
INSENSÉ?



PAPA, MAMAN, VOUS M'ABANDONNEZ?

PRENEZ-LA!

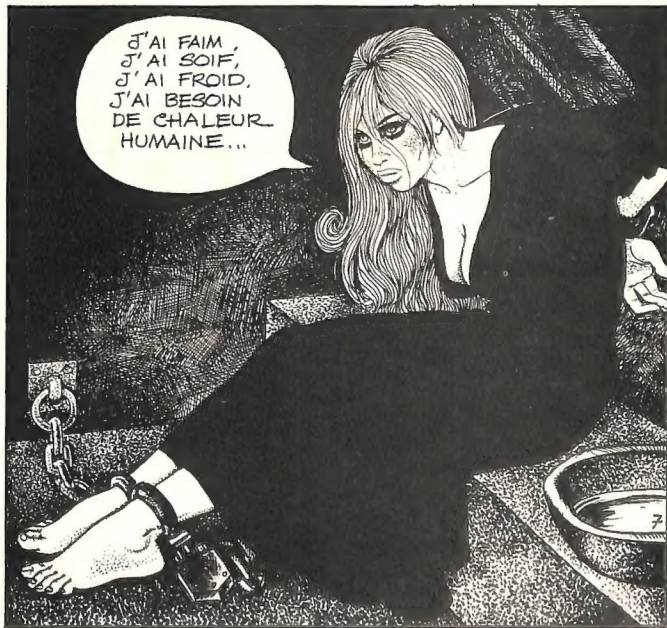
C'EST POUR  
TON BIEN  
MA FILLE!

SAISISSEZ-LA!!

FRÈRE ET SŒUR,  
CONFIEZ-LA MOI.  
J'EN FERAI UNE  
DE NOS BREBIS.  
OU ELLE SERA LA  
CAUSE DE VOTRE  
MALHEUR!



ENFERMEZ CETTE  
MALHEUREUSE  
POSSEDEE PAR  
LE DÉMON DE  
L'INCRÉDULITÉ!



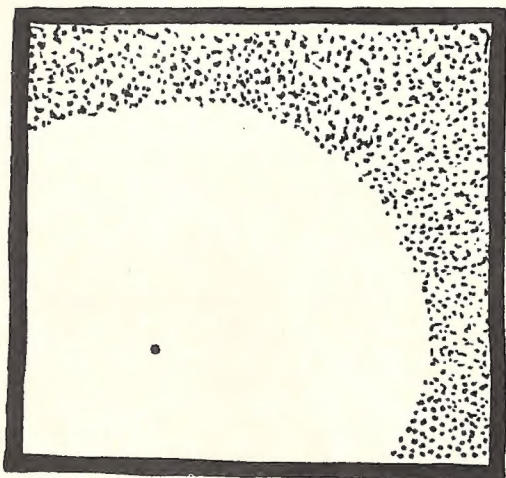
J'AI FAIM,  
J'AI SOIF,  
J'AI FROID,  
J'AI BESOIN  
DE CHALEUR  
HUMAINE...

fin de l'épisode

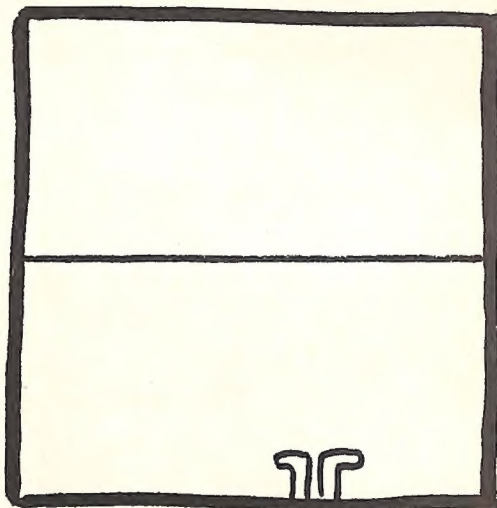
# DROODLES

(prononcer droudeulse)

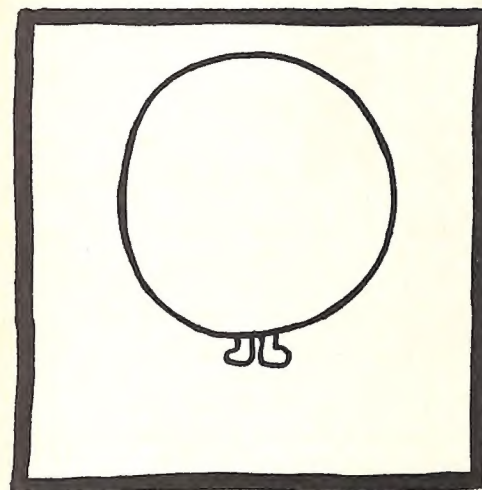
ROGER PRICE



**CARRE REMPLI DE POINTS MAL IMPRIME**  
(On ne va pas tarder à changer d'imprimeur.)

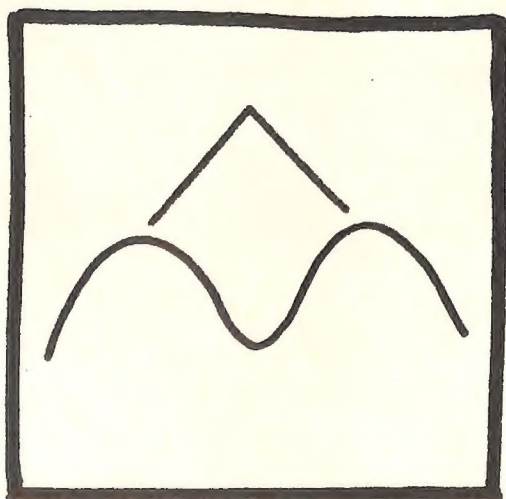


**FUNAMBULE MALADROIT**



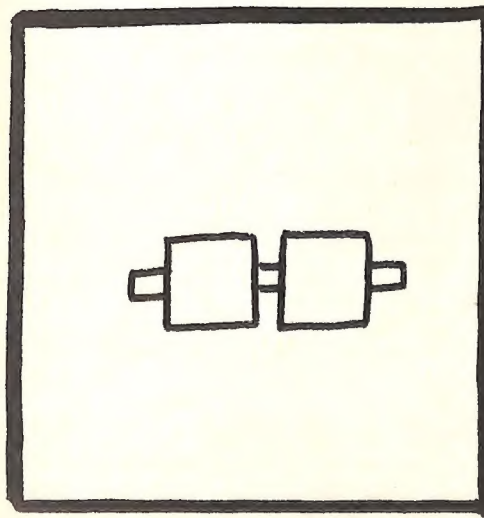
**PETIT GARÇON LANÇANT UNE BALLE DE TENNIS (SUR VOUS)**

◀ Ce doodle-là, si vous l'avez deviné, c'est que vous êtes singulièrement nerveux. Vous devez vivre dans un état d'anxiété permanente. A votre place, je divorcerai tout de suite et j'irais vivre tout seul, là-haut, dans les montagnes.



**CHAMEAU PASSANT DEVANT UNE PYRAMIDE**

◀ Si vous avez trouvé ce doodle (prononcer droudeul) au premier coup d'œil, je vous félicite. Vous êtes vraiment très intelligent. Vous devez être rudement fort au jeu des sept erreurs. Mon ami, M. Rice, m'a proposé plusieurs autres solutions à ce doodle : toutes dénotaient une personnalité attirée à la fois par le morbide et l'érotique. Je le lui ai dit. Il a protesté, prétendant que cela dénotait simplement une nature virile et un caractère passionné. Je suis au regret de ne pas être de son avis. J'ajoute que Mme Rice partage mon opinion.



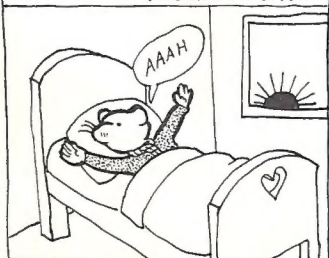
**SOUTIEN-GORGE DESSINE PAR PICASSO (PERIODE CUBISTE)**

◀ Celui-là, si vous l'avez trouvé, c'est que vous avez des troubles du côté du sacro-iliaque. J'ai cherché un autre titre à ce doodle mais je n'en ai pas trouvé. Vous pouvez essayer. Si vous en trouvez un meilleur que le mien, il ne fait aucun doute que vous avez de l'imagination et que vous êtes un enqueteur et que vous n'allez pas tarder à recevoir la visite de mes avocats.

(Traduit de l'américain par Delfeil de Ton)

# willen CHEZ LES ESTHÈTES

UN JOUR, RUPERT, LE PETIT OURS ANGLAIS, SE RÉVEILLAIT.



norge

## chiendent

### CHIENDENT

Ayant longtemps, en ses lopins, cultivé le sublime, Philippe voulut un jour cultiver l'ordinaire. Ne put jamais. Le sublime repoussait partout comme du chiendent et ce chiendent tordait le cou à la plus simple marguerite.

### LARMES ET GILET

J'aimerais bien qu'elles aillent se déverser ailleurs, faisait ce gilet irrité. Je ne suis pas du buvard, j'ai mes soucis personnels et pour tout dire, je couvre un cœur de fer.

### TOUJOURS DIT

Je l'avais toujours dit et personne ne voulait le croire. Je l'avais toujours dit et tout le monde se moquait de moi. Je l'avais toujours dit et maintenant tout le monde y croit. Et voilà que je commence à y croire aussi.

### NI L'UN NI L'AUTRE

Le monde existe-t-il ? C'est difficile à croire, surtout fait comme il est. Et le néant existe-t-il ? C'est difficile à croire. Surtout fait comme il est. Ainsi rai-

sonnent les nombrils et les nombrils raïsonnent comme ils peuvent.

### LES CHAISES

C'est une chaise qui a créé le monde : au commencement, il n'y avait que des chaises. Elles s'ennuyaient. Faisons-nous un homme, dit une chaise, un homme qui posera son séant sur notre siège, qui s'appuiera contre nos dossiers, qui nous changera de place, qui nous polira, nous cirera, nous caressera. Cette chaise-là pensa l'homme si fortement que l'homme fut. Et l'homme, enfant de la chaise, vit de plus en plus assis.

### UN TRIBUNAL

La fourmi comparait au tribunal des cigales. Condamnée pour médiocrité. D'accord, dit la fourmi, mais c'est quand même gênant qu'il y ait un tribunal des cigales.

### DERNIERS MOTS

Chers amis, quand on va mourir, on a souvent quelque chose d'important à dire. Beaucoup de mourants trouvent une phrase épatante. Moi pas. J'aurais bien aimé, mais je ne trouve rien et je vous souhaite une bonne et heureuse année.

(Extrait des « Cerveaux brûlés ». © Flammarion 1969.)

# LI' LABNER

On m'avait reproché, naguère, de laisser pur jus les onomatopées alcappiennes (Blush!! Oops!! Sob!! Chuckle!!...). On m'avait même un petit peu traité de feignant. Alors, j'ai expliqué pourquoi je préfère les donner telles quelles. On me dit maintenant :

— Pourquoi ne pas traduire les noms propres, quand ils contiennent une allusion, comme par exemple, « Honest Abe » ? Le traducteur italien de « Li' Abner » n'hésite pas, lui, à traduire « Honest Abe » par « Onesto Abele » (en français « l'Honnête Abel »). Comme ça, tout le monde est à même d'apprécier, y compris les cancres qui roupillaient au fond de la classe pendant le cours d'anglais. Mais peut-être, ô traducteur, ne saviez-vous pas qu'« Honest Abe » veut dire « l'Honnête Abel » ?

Hmm... Non, je ne savais pas. Ce que je savais, moi, c'est que « Abe » n'est pas le diminutif d'« Abel », mais d'« Abraham ». Le traducteur italien, j'espère qu'après ça son patron va le foutre à la porte. Ensuite, cet Abe-là, c'est pas n'importe quel Abraham. « Honest Abe » est le surnom affectueux que donnent les Américains des Etats du Nord au vertueux Abraham Lincoln, le président assassiné. Ça aussi, fallait savoir. Oh, pas besoin d'être agrégé d'anglais : on apprend ça à la communale, c'est de l'histoire. « Honest Abe » ne se traduit pas, pas plus que « Empire State Building ». Ce grand nom tout raide d'austérité puritaine appliqué à ce morveux, à ce sale gosse gâté, gourmand, voleur, menteur, ingrat et prodigieusement doué de tous les autres charmes de l'enfance, j'ai trouvé ça bien meilleur dans son emballage d'origine. Voilà.

On me demande si « Li' Abner » veut dire quelque chose. « Li' » signifie « P'tit », comme dans « P'tit Louis ». « Abner », c'est plus dur. Je pense que c'est le diminutif d'Ebenezer, encore un de ces prénoms bibliques comme les affectionnent les paysans de certains coins perdus des Etats-Unis. Je peux me tromper. Si vous êtes mieux renseigné, soyez gentil, écrivez-moi.

Autre chose. La version italienne de « Li' Abner » — qui paraît dans le magazine « Linus », je crois — fait parler aux personnages le patois des paysans de la vallée du Pô. Ce patois-là, il se trouve que je le connais un peu : c'est le mien, de père en fils. L'ennui, c'est que Li' Abner n'emploie pas du tout un parler paysan, ni du Pô, ni d'Auvergne, ni du Mississippi. Le texte original des ballons peut, au premier contact, décontenancer le lecteur, même familiarisé

avec l'anglo-américain, et l'amener à supposer que c'est là un galimatias parodique patoisant, puisque les habitants de Dogpatch sont des ploucs crasseux. Et puis, si on lit à voix haute, on s'aperçoit que les Dogpatchiens parlent tout simplement l'anglais tel que le parle le citoyen Américain moyen, mais transcrit phonétiquement. A peine si l'on y trouve une ou deux naïvetés, plutôt faubouriennes que rustiques. « Mizzuble », c'est « misérable », fidèlement transcrit tel qu'on le prononce. « Natcherly », c'est « naturellement » (naturellement). « Fambly » : « family » (famille). « Soitnly » : « Certainly » (certainement). « Oith » : « earth » (terre). « Gal » : « girl » (fille). Etc...

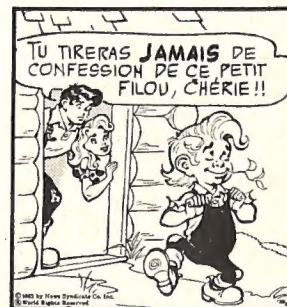
Faire sortir de la bouche des gens de Dogpatch des phrases du genre « Moué, vieux gars, j'voulions point qu'on s'foute ed' nout' gueule, sapré vingt gieux ! », c'aurait été crapuleusement trahir Al Capp. Leur faire parler un français populaire, « à la parisienne », c'était pas ça non plus. Alors, j'essaie de coller au texte, sans chercher à faire le malin, et c'est déjà coton. Ce que je voudrais, c'est vous servir tout chaud tout vivant l'inimitable Jus de Joie des Kickapoos frais jailli du cerveau d'Al Capp, avec sa truculence hurluberlue, avec son bouillonnement, sa vacherie. Sa lourdeur, aussi, mais oui, bien sûr, qui n'est pas son moindre charme.

Traduire, c'est ingrat. Si on veut faire ça proprement, je veux dire. Il faut se vêtir de la peau de l'auteur, enfermer son moi à soi dans le placard aux balais pour n'être plus que son moi à lui, vous voyez, des choses comme ça. Le bon traducteur, c'est le vieux valet de chambre dévoué et invisible. Baudelaire. Poe ne fut vraiment Poe qu'une fois traduit par Baudelaire. Je ne me prends pas pour Baudelaire. Ni Al Capp pour Poe. Enfin, quand même, on a sa petite fierté.

La fameuse « Perspective Newsy », à Léningrad, est un monstre. Un monstre né d'un accouplement hideux : celui de l'ignorance et de la prétention. Les mots russes « Nevskii prospekt » veulent dire « avenue de la Néva », tout simplement. Un cochon, un jour, traduit ça par « Perspective (!!) Newsy ». Que pensez-vous qu'il arriva ? Ce fut le cochon qui gagna. La « Perspective Newsy » (prononcez « Niouisky », naturellement, le w se prononce toujours « iou » en étranger, c'est bien connu) est aussi célèbre que la Tour Eiffel. A vous dégoûter de travailler proprement...

le traducteur.

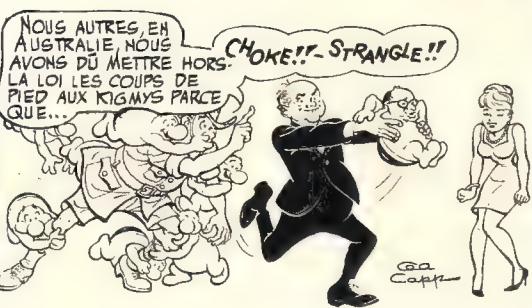
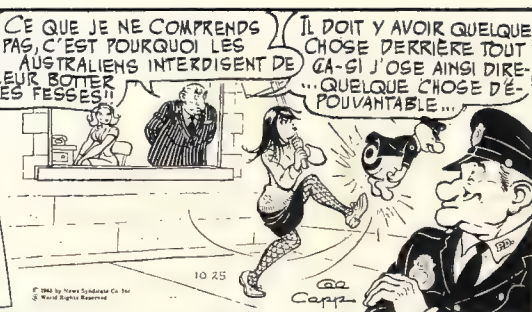
## l'envers du paradis

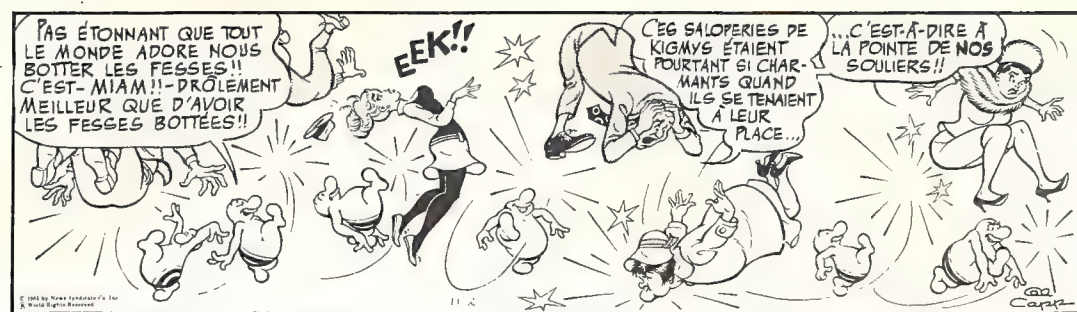
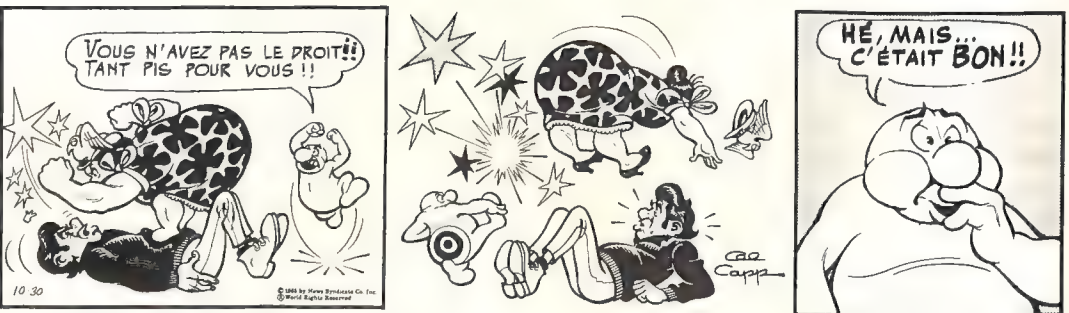
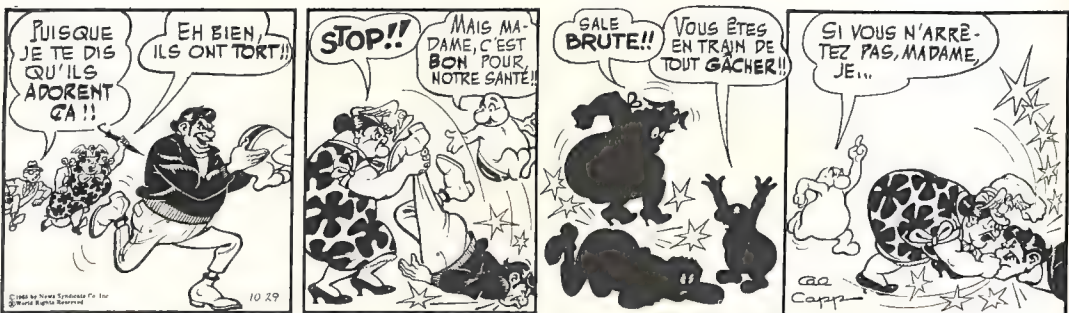












**FIN**  
de l'épisode



# LES GRANDS

et

## LES PETITS

« Un autre monde », de Grandville (1803-1847), fut publié pour la première fois en 1844. En voici le vingt-quatrième chapitre, où « Puff découvre dans un groupe d'îles la cause première de toutes les distinctions sociales, et ne songe pas à faire une comédie là-dessus ».

Un jet vigoureux du mécanisme à ressort dont nous lui avons déjà vu faire un si judicieux emploi, lança Puff à travers l'océan, et le déposa à quelque mille kilomètres de là, au milieu d'une île assez semblable pour la végétation à celle qu'il venait de quitter. Voyant que ses membres et sa vertu étaient saufs, il n'eut rien de plus pressé que de se répandre dans le pays pour y moissonner des observations, ainsi qu'il convient à tout voyageur philosophe.

Une longue allée couverte de promeneurs lui indiqua qu'il ne devait pas être éloigné d'une ville importante. Des dames, des messieurs marchaient à la file les uns des autres d'un pas fier et majestueux. Les gestes, la démarche, l'allure de cette foule sentaient l'aristocratie d'une lieue. Sans même faire attention à leur taille, qui était vraiment remarquable, on voyait que les gens qui s'étaient donné rendez-vous dans cette promenade ne pouvaient être que les grands du pays.

La présence de Puff sembla causer un certain étonnement parmi les promeneurs. Les uns le toisaient dédaigneusement, les autres se baissaient pour le considérer d'un air de pitié insolente. Puff entra dans la ville sans comprendre les motifs d'un tel accueil.

Ce fut bien autre chose quand il eut mis le pied dans la première rue : ouvriers, porteurs d'eau, gens du peuple le regardaient avec des yeux effrontément railleurs, et poussaient des éclats de rire. Voilà une hilarité bien extraordinaire, se dit Puff ; il me semble que ce serait bien plutôt à moi de me moquer de ces avortons si rapprochés du sol. Singulier pays, où l'on ne voit que hauteur et abaissement ! Les grands sont orgueilleux et les petits impolis : c'est donc ici comme partout !

En continuant sa course, Puff fut constamment accueilli de la même manière et frappé du même spectacle. Tous les gens qui ne faisaient rien

étaient très haut, et tous ceux qui travaillaient étaient aplatis. Au moins, pensa Puff, la nature a pris soin ici de tracer elle-même une infran-

sentiments à la fille d'un grand, qui l'écoutait complaisamment, et cela au grand désespoir de leurs familles respectives.



chissable ligne de démarcation entre les deux classes de la société ; les grands et les petits portent leur étiquette sur leur dos ; pas moyen de se méprendre.

A peine le docteur avait-il achevé cette pensée, qu'il aperçut un de ces grands près de franchir la ligne de démarcation, et faisant fort activement la cour à une petite ouvrière. Plus loin, un homme de la classe basse déclarait ses

Oh ! oh ! des mésalliances ! se dit Puff ; mais je serais bien bon de m'en étonner : là où il y a des grands et des petits, il faut bien aussi qu'il y ait des moyens, et comment s'en procurerait-on sans les mésalliances ? Grands, Moyens et Petits, voilà tous les degrés de l'échelle sociale. Les intermédiaires sont les plus malheureux, placés sans cesse entre les dédains des grands et les moqueries des petits. Il est clair qu'à ma taille on m'a pris pour un milieu. De là mon



entrée peu agréable dans cette île, qui, en raison de son organisation métaphorique, ne peut porter qu'un seul nom.

Terre inconnue, ajouta Puff, je te baptise, comme c'est mon droit et mon devoir,

### ILE DE LA SOCIÉTÉ.

Puff avait raison ; on ne le prenait pas pour un

étranger, mais pour un individu appartenant à la classe moyenne : il s'en aperçut aux difficultés qu'il éprouva pour être admis parmi les grands. Son titre de docteur ne lui fut pas inutile. De tout temps, et dans tous les pays, les gens de la classe moyenne ont embrassé les professions libérales. S'il n'était pas accepté comme homme, il fut reçu comme médecin.

Grâce à sa spécialité scientifique, Puff put voir



fonctionner à nu la machine sociale. Dans les grandes comme dans les petites choses, il fut frappé de l'antagonisme qui régnait entre les deux classes. Jamais les grands ne dépouillaient leur air de supériorité vis-à-vis des petits. Il fallait voir comment ces gens-là accueillaient leurs fournisseurs ; jamais aristocratie ne se montra plus exigeante ; modistes, tailleurs, chapeliers n'étaient que les serfs, les vassaux, les hommes liges de ces messieurs et de ces dames. En voyant la physionomie de ces privilégiés de la taille, Puff compris d'où était venu l'usage d'appliquer à certains nobles, ou à certains personnages haut placés, les titres de Grandeur ou de Grandesse, d'Altesse ou de Hautesse.

Ce serait bien le cas, pensa Puff, de faire paraître un léger discours sur l'inégalité des conditions ; mais je ne connais pas ici d'académie pour le couronner, et je n'ai lu dans aucun journal qu'on eût proposé un prix de cinq cent francs sur ce sujet.

Réfléchissant ensuite que la liberté de la presse ne pouvait exister dans un pays où la noblesse se mesure au mètre, il laissa reposer son élo-



quence et renonça à l'idée de faire concurrence aux huit cent soixante-douze philosophes qui ont écrit des in-folios sur l'égalité ou l'inégalité, ce qui philosophiquement revient parfaitement au même.

L'inégalité dans les droits frappe bien moins que l'inégalité dans les plaisirs ; Puff fit cette remarque à propos de la chasse. De tous les privilèges de la noblesse celui dont elle se montre le plus jalouse, c'est le droit de chasse ; de tous les droits dont le peuple est privé celui qu'il désire le plus conquérir est le droit de chasser. On n'a pas encore suffisamment étudié l'influence des lapins, lièvres et perdreaux en matière de révolution. Trois petits ayant été



surpris en flagrant délit de braconnage furent condamnés aux galères à perpétuité, suivant les prescriptions paternelles d'un code emprunté à un des meilleurs rois dont s'honore un pays qu'il est inutile de nommer. Cette punition draconienne excita une émeute, les petits menacèrent de se retirer sur le mont Sacré ; mais on ferma les portes de la ville, et la guerre fut étouffée à domicile. La force armée resta sur pied toute la nuit, au point du jour les trois délinquants furent tranquillement dirigés vers le bagne, et le peuple apprit avec étonnement à son réveil qu'il avait essayé la veille de faire une révolution.

Puff avait contracté dès son enfance l'habitude de se livrer à des monologues plus ou moins récréatifs. Nous allons citer le court entretien qu'il eut avec lui-même, après avoir été témoin d'un duel entre un grand cavalier et un petit fantassin.

Que d'éléments de désorganisation, se dit-il, dans cette république ! car toutes les aristocraties sont des républiques.

L'armée elle-même, qui fait la force des états,

est divisée en deux camps qui se livrent une guerre perpétuelle. Quand ils ne font pas la cour aux bonnes d'enfants, ce suprême délassément des braves de toutes les contrées, les soldats se battent à outrance. C'est la taille qui est cause de toutes ces querelles. Il faut avouer que, parmi toutes les bizarreries de la nature, il n'en est pas de plus bizarre que celle d'avoir créé des hommes grands et petits à perpétuité ; on pouvait s'y prendre, il me semble, d'une façon moins absolue pour constater les droits de la naissance et les privilèges de l'hérédité.

Puff, frappé de l'inconvénient qui résultait pour la sûreté de l'Etat de voir le duel se perpétuer au sein de l'armée, s'occupa, en excellent philanthrope qu'il était, de remédier à cet abus, et rédigea un projet de loi conçu en ces termes :

#### ARTICLE PREMIER

Tout militaire qui se sera battu en duel sera condamné à raser le côté droit de sa moustache. Cet article devant suffire à couper le mal dans sa racine, les autres articles sont supprimés.

Puff soumit ce projet au gouvernement ; mais le



gouvernement lui répondit que les gens de la classe moyenne n'avaient pas le droit de se mêler des affaires publiques. Il se rendit chez le Roi. Au lieu d'un sceptre, ce monarque tenait un mètre à la main. Le Roi daigna avertir le docteur que, s'il s'avisait encore de rédiger quoi que ce fût, il l'enverrait dans une Bastille se distraire en apprivoisant des araignées.

Les soldats continuèrent donc à s'estremaçonner en paix à l'abri d'une législation protectrice.

Les grands ne cessèrent pas d'accaparer tous les emplois militaires de quelque importance, y compris celui de tambour-major ; un grade aussi haut leur convenait parfaitement.

Voyant qu'il ne pouvait ni faire cesser l'inégalité des classes, ni mettre un terme à l'abus du duel, ni contribuer d'une façon quelconque au bonheur de gens qui lui avaient accordé une hospitalité si peu touchante, Puff résolut de leur tirer sa révérence, et de les planter là.



# LINCOLN-WASHINGTON LUSTUCRU

## L'être le plus extraordinaire que j'aie rencontré

Je rencontrai celui qui devait devenir le grand Lustucru dans des circonstances que je n'oublierai jamais. Rien alors ne laissait prévoir ce que serait sa vertigineuse ascension. Et pourtant...

Ses parents, d'humbles et besogneux banquiers de la Cinquième Avenue, m'avaient invitée pour quelque temps dans leur propriété de banlieue. Je passais le plus clair de mes journées en compagnie du jeune Lincoln-Washington Lustucru, qui me témoignait une estime particulière. Le fait que, toutes les deux heures environ, je lui fourrais dans la bouche le mamelon de mon sein généreux — tantôt le gauche, tantôt le droit — afin qu'il le vidât du liquide nourrissant y contenu n'y était sans doute pas étranger. Il était alors âgé de six semaines, et l'on sait quelle importance prennent ces choses à cet âge.

L'agrément de fréquenter intimement un être d'élite me faisait apprécier encore mieux la chance que j'avais eue : mon propre bébé s'était fracassé la tête sur le carrelage de la cuisine lorsque j'avais accouché inopinément en lavant la vaisselle. Mes seins gonflés de bon lait inemployé et ma mine qui eut été vermeille si elle n'avait été si noire m'avaient valu de connaître ces charmants Lustucru. En échange de la modeste rétribution que monsieur Lustucru père tint à me faire accepter, je langesais le petit Lincoln-Washington, lui apprenais ses prières et lui tendais ma solide peau noire pour y passer ses petites

colères d'enfant. Il était étonnamment précoce : un jour, il me creva un œil. Je dus implorer son papa pour qu'il ne le grondât pas trop fort. C'était un homme sévère : il l'eût privé de crème à l'ananas.

Déjà se manifestaient les prémises de son génie. Un jour, son parrain lui apporta un alphabet fait de grosses lettres de bois découpé. Lorsque l'enfant les aperçut, il précipita les lettres de bois dans la soupière pleine de potage à la tortue. Monsieur Lustucru senior ne sut pas voir, au-delà de son plastron souillé et de son appétit frustré, l'immense portée de cet acte. Lincoln-Washington venait, en un éclair de génie, d'inventer les petites pâtes pour potage, type « alphabet », qui devaient rendre le nom de Lustucru fameux à l'égal de ceux de Jésus-Christ et de Félix Potin et lui rapporter une fortune colossale. Sur le moment, elles lui rapportèrent un solide coup de poing américain sur le nez.

Mais sa vie avait trouvé sa raison d'être. Marqué au front du signe indélébile des pâtes alimentaires, L.-W. Lustucru junior sut tout sacrifier à sa mission.

Or, il aimait les poules. Les poules l'aimaient. Il passait des heures dans le poulailler familial, parmi les craintifs oiseaux qui se posaient sur sa tête, sur ses bras, sur son dos. Il en ressortait couvert de plumes et de fiente, l'œil tourmenté d'un grand problème. Un jour, une poule émotive pondit dans ses cheveux.

L'œuf se brisa, le blanc et le jaune mêlés coulèrent sur le visage de l'enfant. Comme il tendait machinalement la langue pour arrêter au passage la stalactite tiède qu'il croyait, comme à l'habitude, provenir de ses sources nasales, le goût inattendu le surprit. Il y a, dans la vie de tout savant, une minute unique où la chance s'offre. Seul, l'homme de génie sait la reconnaître et la saisir. Newton eut sa pomme, Archimède sa baignoire, Eustache sa trompe. Lustucru eut son œuf.

Ses recherches prirent alors une direction précise. Son activité déborda. Il n'était pas toujours compris par ses proches. Mais l'adversité n'avait pas de prise sur ce caractère trempé aux sources même des vertus américaines.

Il n'hésita pas à sacrifier le mobilier de ses parents pour alimenter ses fours. Il brûla même un fauteuil vénérable qui était venu sur le « Mayflower », ainsi que son grand-père maternel qui s'y était blotti pour faire des bulles de savon. Le grand-père était sec et brûla très bien.

J'étais l'assistante dévouée de tous ses travaux. Enchaînée au pied de la table, la bouche maintenue ouverte par un ingénieux appareil fait d'un piège à loups et de quelques pièces de meccano, j'engloutissais d'énormes rations de nouilles à peine sorties du moule. Il penchait sur moi son beau front tourmenté et je pouvais lire dans ses yeux l'anxiété du chercheur que ronge le doute lorsqu'il me demandait, tout

en tassant les écuellées de pâtes dans ma gorge à l'aide d'un pilon à purée :

— Alors ?

Combien de fois ai-je dû lui répondre, la mort dans l'âme et la bouche pleine :

— Ch'est pas enco' cha, p'tit mait'. Manque un p'tit j'chais pas quoi...

Ah ! Comme mon cœur aurait voulu pouvoir lui crier : « Ça y est ! »

Enfin, le 28 juin 1903, à 3 h 37 du matin, l'expérience décisive aboutit. L.-W. Lustucru venait de créer les premières pâtes aux œufs frais. Je pesais alors 170 kilogrammes.

La matière était trouvée. Restait la forme. L.-W. Lustucru prit des cours de dessin et de modelage auprès des grands maîtres de l'époque. Bourdelle, Rodin et Marcadet-Poissonniers vinrent d'Europe tout exprès pour lui. Puis il se cloîtra pendant trois ans, refusant de voir qui que ce soit d'autre que moi. D'ailleurs, je lui suffisais, puisqu'il trouvait en moi une assistante, un modèle, un paillason pour s'essuyer les pieds et une source de nourriture. En effet, je continuais à lui présenter le sein toutes les deux heures, ses travaux ne lui ayant jamais laissé le temps d'apprendre à s'alimenter autrement. Pour des raisons analogues, je continuais à changer ses langes. Et vint le grand jour.

Comme un coup de tonnerre, la nouvelle éclate sur le monde : Lincoln-Washington Lustucru met au point la nouille luminescente pour dîners d'apparat.

A treize ans, il invente la nouille géante pour familles nombreuses.

A quatorze ans, il lance la nouille inusable, pour familles encore plus nombreuses.

A quinze ans, il me donne la syphilis, qui faisait partie du patrimoine héréditaire de sa famille.

A quinze ans et demi, il me chasse, la syphilis ayant tari mon lait.

A quinze ans et demi et un jour, m'ayant trouvée couchée sur son seuil et baignant dans mes larmes, il m'arrache la peau du dos à coups de fouet, me casse toutes les dents, m'écrase le ventre à coups de pied et appelle deux policemen pour le débarrasser de cette saloperie de vieille charogne de négresse qui déshonore son paillason.

Je ne suis plus ensuite mêlée que d'assez loin à l'existence de L.-W. Lustucru. Mais les étapes suivantes de la vie du grand Américain appartiennent au domaine public. Nos enfants en apprennent par cœur le récit à l'école et, dans le grand West sauvage, les vieilles indiennes écrasent les mouches à l'aide de son visage imprimé en couleurs sur le calendrier des P.T.T.

Bien entendu, en jeune homme sérieux qui pense à sa biographie, il avait commencé par être crieur de souliers, crieur de journaux et docker, mais, trop pris par ses recherches, il payait des petits pauvres pour cirer, crier et docker à sa place.

Une telle réussite ne pouvait manquer de susciter l'envie. L.-W. sut lutter loyalement et triompher de ses concurrents par le seul prestige de sa qualité soutenu par sa foi en Dieu. Lorsque Buitoni lança son rackets de la pasta « all'italiana », Lustucru galvanisa le patriotisme du peuple américain pour barrer la route aux modes métèques. Son célèbre appel à la radio est dans toutes les anthologies de littérature moderne :

« ... Non, femmes américaines, vous ne laisserez pas les sacrés cloportes pouilleux échappés de cette sacré vieille saloperie d'Europe vous imposer leurs nourritures de sacrés sales cochons puants. Laissez la sauce tomate aux Rouges. L'Amérique a toujours mangé des nouilles blanches. A bas les Rouges ! »

L'effet fut immédiat. Comme un seul homme, la nation ravagea les épiceries où figuraient les paquets Buitoni. Les usines Buitoni sautè-

rent à la dynamite. Quelques gars au grand cœur et aux muscles de gorilles se signalèrent par leur zèle à pousser les autres à lutter pour la bonne cause.

Puis Lustucru dénonça les pâtes La Lune comme un satellite soviétique. Il prit l'initiative de l'épuration en faisant mettre le feu aux entrepôts et aux trois mille employés. Seul, le petit garçon de la femme de ménage en sortit vivant. Il fallut l'abattre à la mitrailleuse, le lendemain, en pleine école maternelle.

La légende s'est déjà emparée des terribles combats que Lustucru soutint contre Rivoire et Carret, les frères siamois qui, grâce à leurs deux têtes, voyaient partout à la fois ; contre les clowns Hartaut et Ghiglione ; contre les innombrables frères Milliat que leur mère mettait au monde plus vite que Lustucru ne les tuait...

Toujours vainqueur, L.-W. Lustucru voyait cependant l'âge émousser ses facultés prodigieuses. On se rappelle la regrettable affaire Colgate : Lustucru fit empaquer tous les ouvriers, techniciens et cadres supérieurs de cette firme, sa myopie lui ayant fait lire « pâtes alimentaires » au lieu de « pâte dentifrice ».

Aujourd'hui, L.-W. Lustucru coule une vieillesse féconde dans son Versailles du Massachussetts. Ses poules viennent lui pondre dans la main. Seule d'entre les humains peut l'approcher la nourrice nègre qui lui donne le sein et change ses langes toutes les deux heures. Son haras particulier de nourrices lui fournit des sujets réputés dans le monde entier. Les négrellons, nécessaires pour provoquer la montée du lait mais aussitôt superflus, entrent dans la composition de l'incomparable sauce Lustucru qui propage dans le monde entier le renom de la qualité américaine.

Mais il n'est pas de félicité parfaite. Un chagrin tenace ronge Lincoln-Washington Lustucru : il n'aime pas les pâtes.

cavanna

# SEX - SHOP



La vie Sentimentale de Georges (LE TUEUR)





DIRE QUE JE VAIS CREVER SANS ME SOUVENIR DE LA COULEUR DE SES YEUX.  
BOF! J'AIME MIEUX PENSER AUX FEMMES QUE JE N'AI PAS EUES QU'ÀUX FEMMES DONT JE ME SÉRAIS BIEN CONTENTÉ.



RACHEL WELSH PAR EXEMPLE. C'ÉTAIT UNE BELLE NANA DES SEINS COMME DES PAMPLEMOUSSES



C'ÉTAIT EN 1965, JE CROIS. ELLE JOUAIT DANS UN FILM QUI S'APPELAIT "LE VOYAGE FANTASTIQUE". L'HISTOIRE C'EST QU'ON AVAIT DÉCOUVERT UN PROCÉDÉ POUR RÉDUIRE LES GENS À UNE TAILLE MICROSCOPIQUE. D'UN CORPS HUMAIN.



LAURE. ELLE N'ÉTAIT PAS AUSSI BELLE QUE RACHEL MAIS JE L'AI AIMÉE PASSIONNÉMENT. J'ÉTAIS FASCINÉ PAR LA BEAUTÉ DE SES MAINS.



SES YEUX CHANGERAIENT SOUVENT DE COULEUR. LE MATIN, TRÈS VERTS. RACHEL, BLEUS, JE CROIS, MARIE-LUCE JE NE SAIS PLUS. SES SEINS AUSSI. RACHEL SANS DOUTE, L'AUTRE JE NE ME SOUVIENS PAS DE SON NOM MAIS JE SAIS QU'ILS ÉTAIENT PETITS, HAUTS ET ROND...



JE MÉLANGE TOUT



LA SEULE QUE J'AI VRAIMENT AIMÉE EST MORTE COMME LES AUTRES PENDANT LA GUERRE.



FINALEMENT ON L'AVAIT TROUVÉ LE TRUC...



LE TRUC POUR RÉDUIRE LES GENS COMME RACHEL



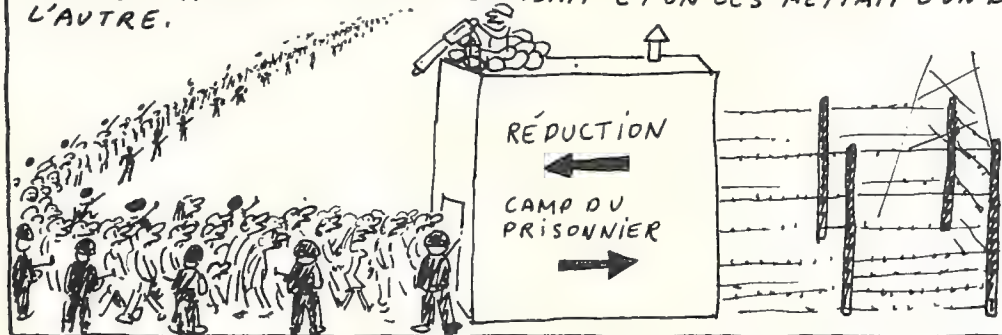
TOUT CE QUE JE SAIS C'EST QUE CE N'ÉTAIT PAS LONGTEMPS AVANT QUE LA TROISIÈME GUERRE ÉCLATÉ.



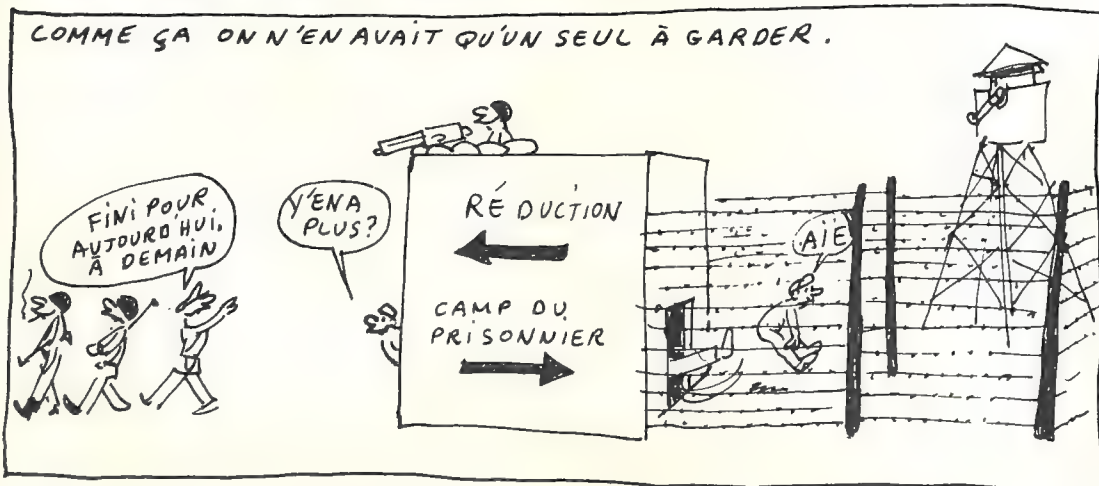
LE TRUC POUR RÉDUIRE LES GENS A ÉTÉ VACHEMENT UTILE.



ON N'AVAIT PLUS BESOIN DE NOURRIR DES MILLIONS DE PRISONNIERS  
AU FUR ET À MESURE ON LES RÉDUISAIT ET ON LES METTAIT L'UN DANS  
L'AUTRE.



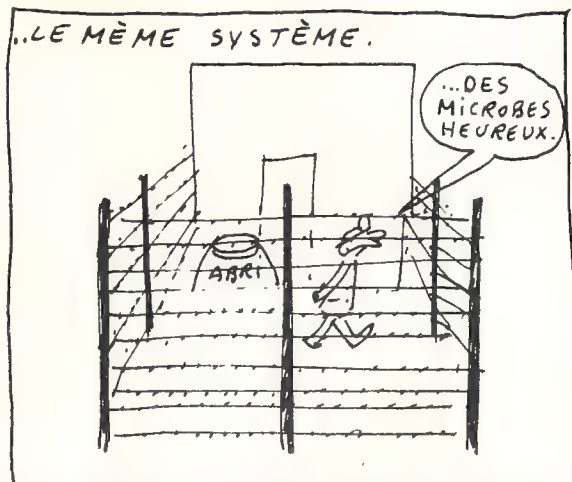
COMME ÇA ON N'EN AVAIT QU'UN SEUL À GARDER.



LES DEUX CAMPS UTILISAIENT.



..LE MÊME SYSTÈME.



J'ÉTAIS CACHÉ AVEC ELLE DANS  
UNE CAVE. NOUS N'AVIONS PLUS  
GRAND CHOSE À MANGER.



JE N'INSISTE  
PAS.



ELLE EST MORTE DANS MES BRAS.



NON!  
JE NE POURRAI  
PAS.

JE SUIS SORTI CETTE NUIT-LÀ POUR  
LUI DONNER UNE SÉPULTURE  
DÉCENTE.  
JE ME SUIS FAIT PIQUER.



ON COMMENÇAIT À MANQUER  
D'HOMMES ON M'A ENRÔLÉ TOUT  
DE SUITE.



INFANTRIE  
DE MARINE.

J'AI ÉTÉ FAIT PRISONNIER TOUT  
DE SUITE. J'AI EU DE LA CHANCE  
JE SUIS LE DERNIER QU'ON AIT  
FAIT PRISONNIER.







## 2 contes d'Alphonse Allais

### Ancor la réform de l'ortograf

Ma dernière causerie sur la réforme de l'orthographe m'a valu nombre de communications, dont certaines si bien frappées au coin du bon sens, que je vous demande la permission, ladies and gentlemen, de vous en faire passer sous les yeux quelques échantillons.

D'abord, l'idée fort ingénieuse d'un monsieur extrêmement original, si j'en crois l'aspect de son papier à lettres, et qui signe (mais ce doit être un faux nom) Culot-Dulascart :

« ...Honneur à vous, vaillant publiciste, qui, le seul dans la presse, avez posé la question sur son véritable tapis. Oui, c'est surtout pour gagner de la place que nous devons réformer l'orthographe et la réduire à sa plus simple expression.

« Entendez-vous d'ici gémir les pâles grammates : « Malheureux ! ne touchez pas à la physionomie des mots, car les mots ont une physionomie ! Anathème sur qui niera que les mots aient une physionomie ! »

« Hé ! vieux serins, nous le savons bien que les mots ont une physionomie ; ils en auront une autre, voilà tout ! Et pour écrire « réjiman » au lieu de « régiment », pensez-vous donc qu'un cœur moins français battra sous notre capote ? (J'écris « sous notre capote », parce que, tel que vous me voyez, j'explore en ce moment la Beauce dans tous les sens, en qualité de « bécanicien » militaire, pour employer votre expression favorite.)

« Mais moi, vaillant publiciste, je vais plus loin encore que vous dans la voie de la simplification, et, dès qu'il sera paru, je me ferai un devoir doublé de réel plaisir, de vous envoyer un roman, lequel, dans ses simples vingt pages, contiendra autant de substance que tel gros volume de chez Charpentier, le « Journal d'une femme de chambre », par exemple.

« C'est que moi, je ne me contente pas de transformer « Hérault » en « Ero » ; j'écris froidement « RO ».

« Non moins froidement, j'écris « NRJ » pour « Energie » et « RIT » pour « Hériter ».

« Je me garde bien de mettre :

« « Hélène a eu des bébés. »

« Combien plus court, grâce à mon procédé :

« « LN A U D BB. »

« Ce roman, auquel je travaille jour et nuit, sera tout entier écrit dans ce parti pris.

« C'est le récit des aventures d'une juive algérienne qui m'a fait souffrir dans le temps.

« Il est intitulé :

« « O DS FMR ! »

« En désirez-vous un vague aperçu, un léger résumé ?

« D'abord, en langage actuel :

« « Haydée Cahen est née au pays des hyènes et elle y a été élevée.

« Elle est sémite et athée.

« Elie Zédé l'a chopée occupée à chahuter avec Huot, abbé à Achères, et Lucas, évêque à Sées, etc., etc. » (J'abrège, à cause de la chaleur qu'il fait, de la soif qui s'ensuit et du litre de cidre que je dois aller quérir si loin !)

« Voici maintenant ce petit ci-dessus résumé, transcrit d'après ma nouvelle méthode :

« « AID KN N E O PI DIN E LIA ET LEV.

« L SMIT AT.

« LI ZLHOP OQP HAUT AVQO AB A HR LUK EVKC, etc., etc. »

« Un détail ajoutera beaucoup de piquant à mon histoire : c'est que les héros de l'aventure, Haydée Cahen, Elie Zédé (un cousin du célèbre sous-marin Gustave Zédé), l'abbé Huot, Mgr Lucas, etc., etc., tout ce monde est actuellement vivant, et je puis légitimement compter sur un joli scandale dans le lanterneau.

« Veuillez, etc., etc.

« Culot-Dulascart. »

Dans notre plus prochain entretien, nous publierons quelques autres réflexions qu'a suggérées à nos lecteurs le même important sujet, et qu'ils ont bien voulu nous communiquer.

## Les Parisiens sauront où cracher, désormais

C'est décidé, signé et paraphé.

Demain ou après-demain, la chose sera publique : aussi n'y a-t-il aucune indiscretion à, dès maintenant, rassurer les populations, depuis trop longtemps et si justement alarmées. Voici :

On vient de créer (une par arrondissement) vingt brigades d'agents-crachoirs.

Un supplément s'impose d'explication. Depuis fort longtemps, en vue de combattre les inquiétants progrès de la tuberculose, fléau propagé surtout par les expectorations des malheureux poitrinaires, avis, ordres, objurgations, se placardaient un peu partout, répandant au sein du public la terreur de cracher par terre, de cracher sur le trottoir, de cracher sur la chaussée, de cracher sur le parquet des administrations, etc., etc.

— Tout cela est fort sensé, raisonnait le public, mais si nous ne devons cracher nulle part, où devons-nous cracher quand nous devons cracher, car des circonstances s'imposent, quand le diable y serait, où nous devons cracher ?

— Dans vos mouchoirs, répondaient les hygiénistes.

Les hygiénistes sont bien gentils, mais ils savent bien que, pour mille raisons, on ne saurait contraindre des nations entières à cracher dans leurs mouchoirs.

C'est alors que M. Lépine, notre préfet de police, eut une de ces idées de génie qu'il garde longtemps pour lui, de crainte que chacun s'en gausse, mais que tout de même, à la fin, il se décide à promulguer.

— Nous avons déjà, dit-il, des agents cyclistes, des agents plongeurs, etc. Pourquoi n'aurions-nous pas des agents-crachoirs ?

Les agents-crachoirs étaient fondés.

Comment fonctionnera cette innovation ? Oh ! mon Dieu, de la façon la plus simple du monde.

D'ici à quelques jours, les rues de la capitale seront sillonnées par des personnages dont la vue, tout d'abord, intriguera fortement la curiosité des Parisiens.

Assez semblable à certains moines espagnols, le nouvel agent-crachoir est revêtu d'une ample robe lui tombant jusque sur les talons.

Sa tête se recouvre entièrement d'une cagoule munie de trous à l'endroit des yeux, trous garantis par des verres (que rien n'empêchera, d'ailleurs, de régler d'après la vue de l'agent). Aux pieds, des sandales.

Cet uniforme, robe, cagoule et sandales, est taillé dans une sorte de feutre, fabriqué spécialement pour cet usage, c'est-à-dire absorbant et facilement aseptisable.

Désormais, le public sera, n'est-ce pas, impardonnable de contaminer asphalté ou macadam, quand, à chaque pas, il rencontrera l'un de ses semblables sur qui assouvir son besoin de cracher ?

— Mais, objectai-je à M. Lépine, cette organisation ne va-t-elle point coûter les yeux de la tête à la Ville de Paris ?

— L'hygiène avant tout ! répondit notre sensé préfet de police. Et puis, ce nouveau personnel ne déterminera pas la folle dépense que vous croyez. Beaucoup de pauvres diables, encouragés par l'anonymat de cette fonction, n'hésiteront pas à l'embrasser pour gagner quelques sous... Sans compter que nous espérons aussi utiliser dans les brigades d'agents-crachoirs une certaine classe de condamnés, qui se rachèteraient ainsi, en sauvant l'humanité, des quelques torts qu'ils assumèrent envers elle, démontrant en quelque sorte...

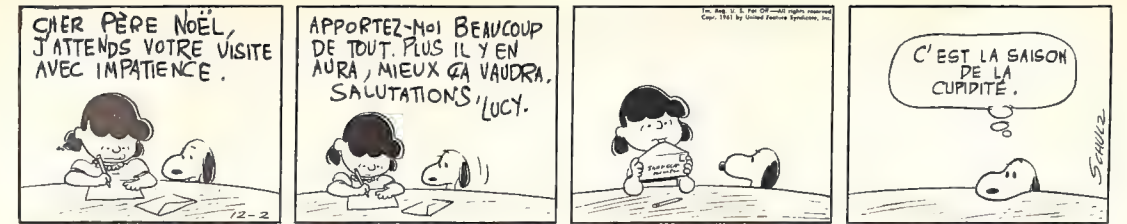
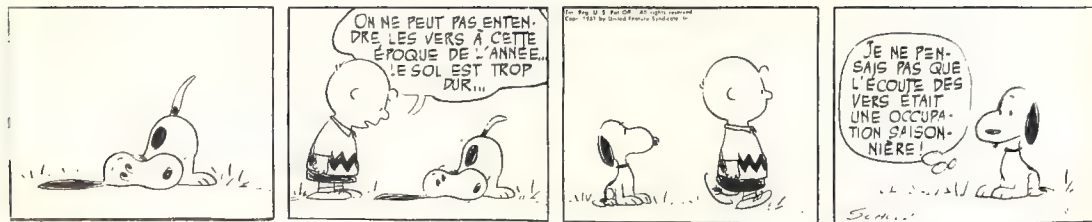
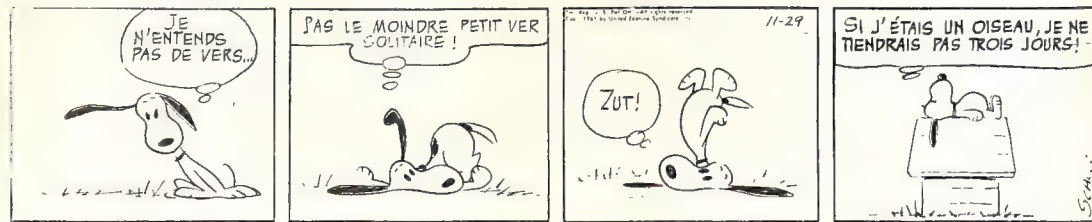
Et comme M. Lépine éprouvait un semblant de difficulté à terminer sa phrase, je le mis à son aise en prenant congé de lui.

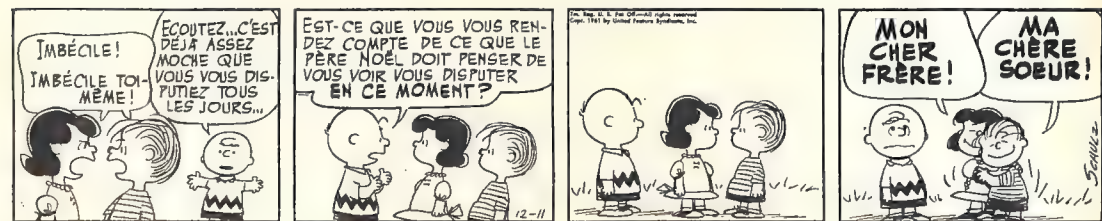
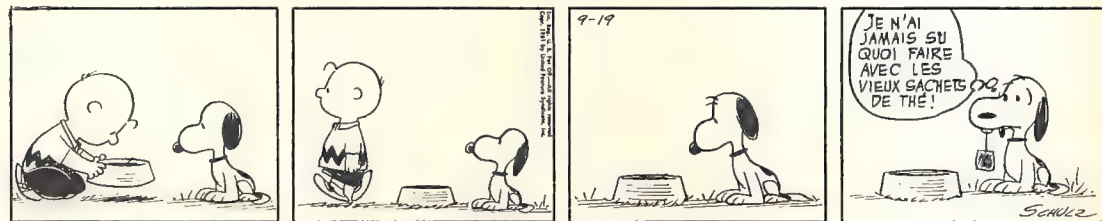
1900

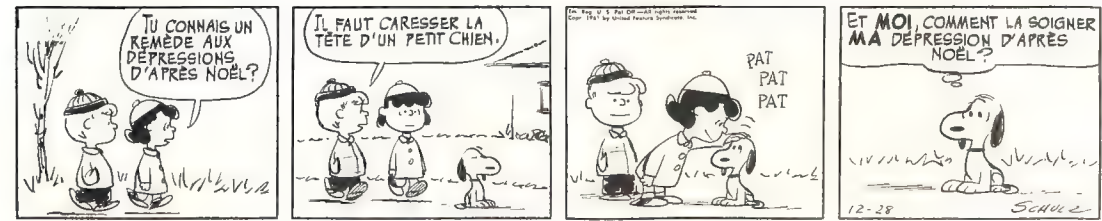
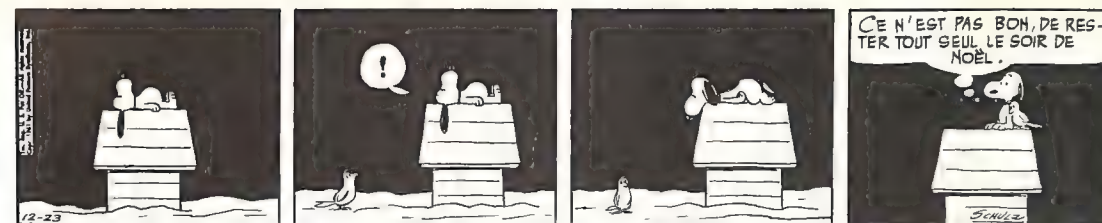
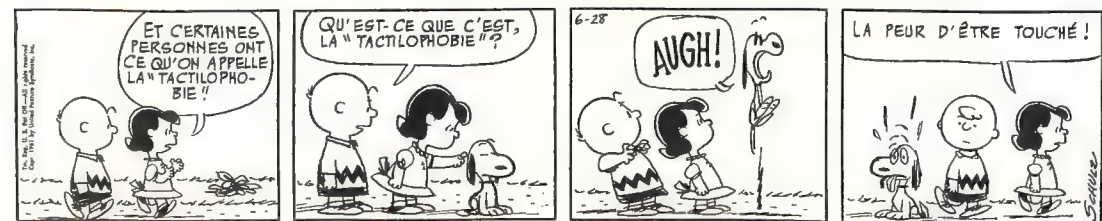
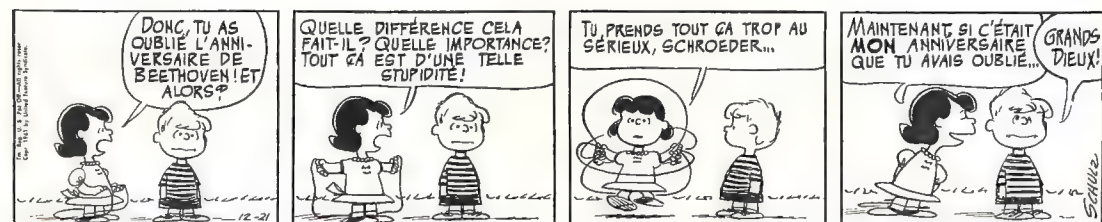
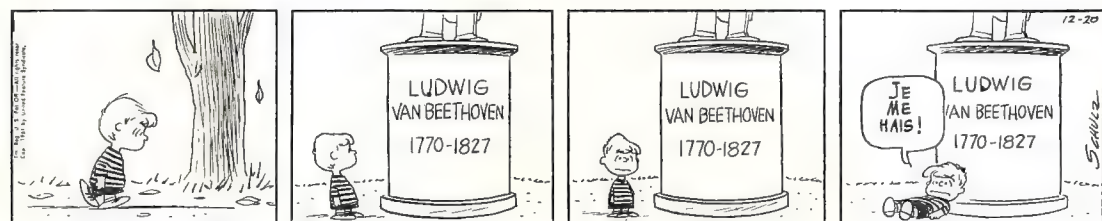
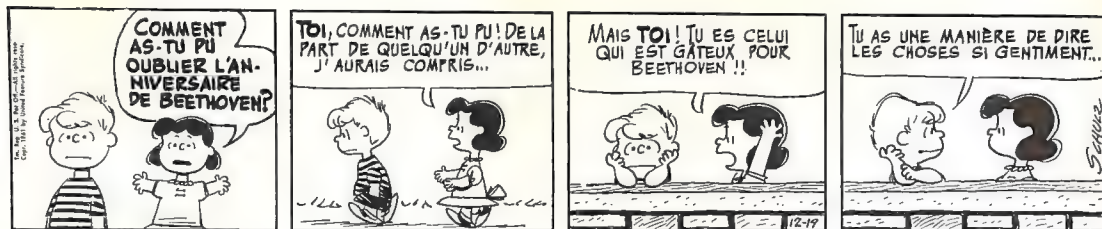
Charles M. Schulz

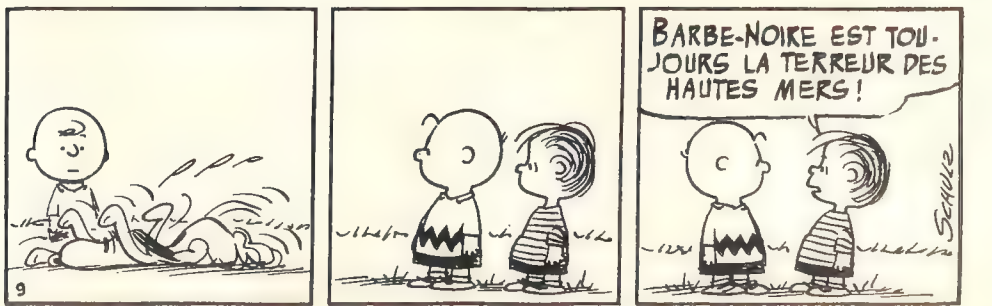
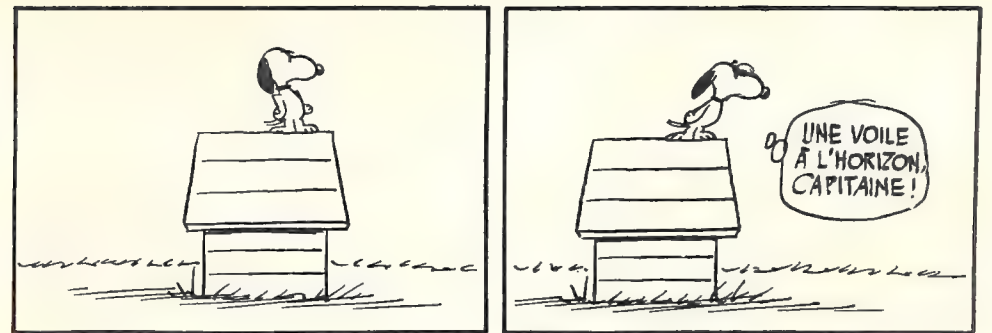
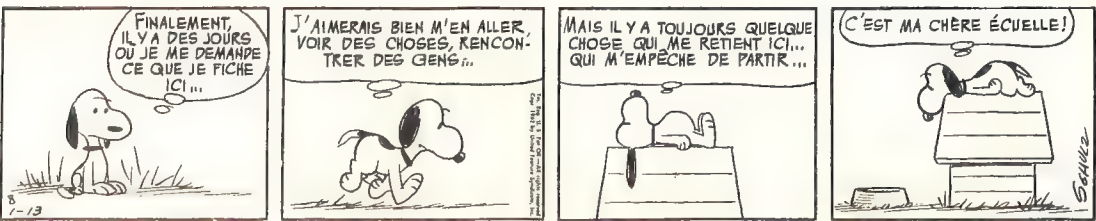
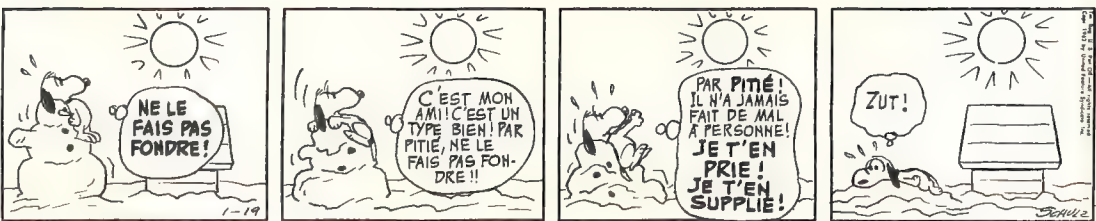
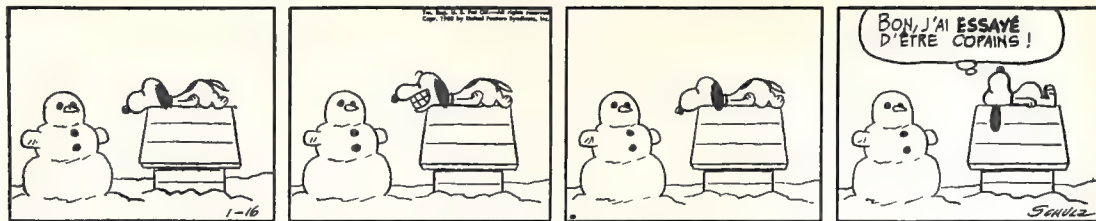
# PEANUTS

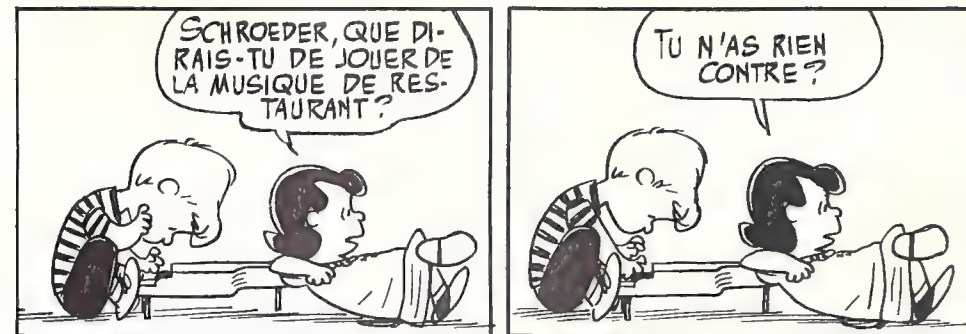
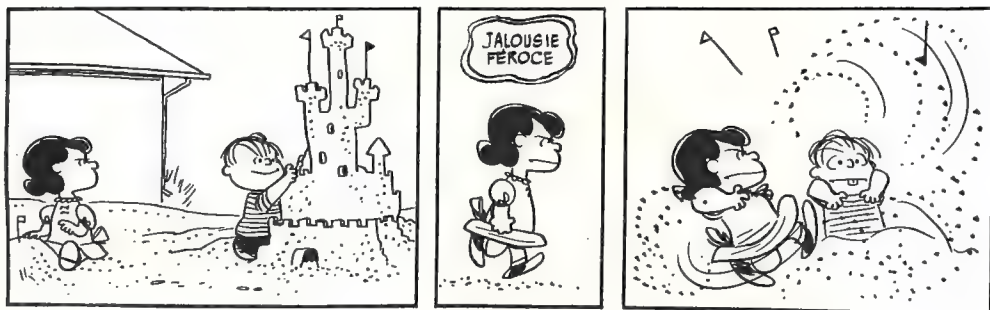
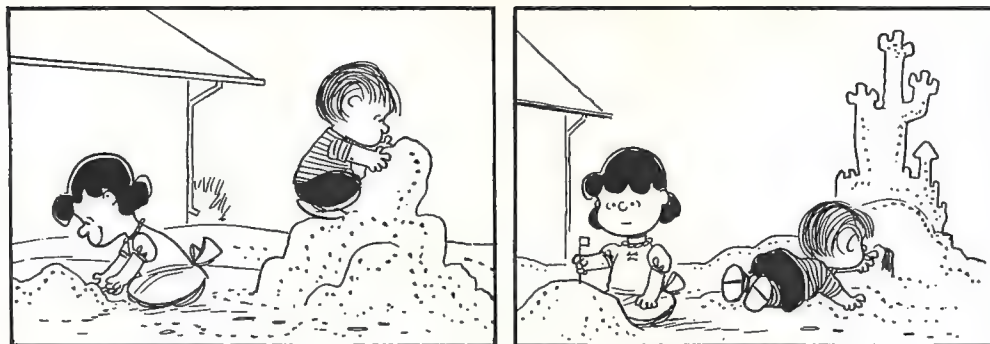












...ET LES FORTES TÊTES, ON LES MATERA !

T O O O O

ET MOI JE  
VOUS DIS  
QUE LA  
TERRE EST  
RONDE.

1492

REGARDE QUI  
VIENT SUIVRE  
LES COURS  
DE LA CLASSE  
DE BALLET !

A A A

TU ES ANALPHABÈTE,  
OU QUOI ?

Q Q

MICHEL,  
REDRESSE  
TON MENTON !

M M

3-19 JACK WOHL  
© 1968 by United Feature Syndicate, Inc.

ALLEZ, MARCEL,  
FAIS PAS TA  
GRANDE  
FOLLE !

M M

alphabète

jack wohl

J'AI VIRÉ CE TAS  
DE MÉDIOCRES.

a b c d z

EH BIEN, DIS,  
NICOLAS, T'AS  
PAS LÉSINÉ  
SUR LA  
SYLVIKRINE !

h n

1

/

8

SI TU TE FIGURES  
QUE ÇA TE GRAN-  
DIT, DE TE METTRE  
LA-HAUT, J'AIME  
AUTANT TE DIRE  
QUE TU TE  
GOURRES.

# le questionnaire

On était quatre. Quatre qui portions le blouson noir. En d'autres temps, on aurait été mousquetaires et je crois bien qu'on aurait préféré ça. D'ailleurs, entre nous on s'appelait d'Art, Port, Aris et At's. D'Art, c'était moi. On se donne encore ces noms-là quand les copains viennent me rendre visite dans ma petite villa de la Côte. Au soleil, en jouant à la pétanque, ça sonne bien. Essayez voir, avec l'accent. Et remerciez le Ciel, ou qui vous voudrez, de ne pas nous avoir connus à l'époque de notre histoire. Pourtant, elle vaut le coup d'être racontée, je vous assure.

Nous avions donc le blouson et le ciné tous les soirs, mais pas de chaînes de vélos. Pas facile à trouver, cet accessoire là. Et puis, faut le nettoyer au pétrole, et puis on risque de s'en servir, et puis c'était pas notre vocation.

Nous, c'aurait plutôt été la chaîne de vélo métaphysique... Mais n'anticipons pas.

On ne savait donc pas sur quelle cible pointer notre jeunesse, lorsqu'un soir Port s'amena avec un article sur les blousons noirs. Il avait trouvé ça dans un magazine à sa frangine. Cela nous parut beau comme du Dumas (père) et évident comme le catéchisme. Il y avait là-dedans tout ce qu'il fallait dire et faire pour être dans le coup. Tout. Notre comportement nous était expliqué et la vocation de blouson noir aurait pu définitivement nous gagner si un point de l'article ne nous avait semblé insuffisamment clair. Je m'exprime mal : les quelques phrases en question étaient obscures et aveuglantes à la fois. Nous étions fascinés par ces mots magiques. Mon style peut vous sur-

prendre mais vous comprendrez par la suite. Nous avons fréquenté de beaux esprits. Ils nous ont laissé de leur vernis. Maintenant, le leur se pique aux vers et le mien s'écaille au soleil. Rien n'est éternel : c'est une des rares conclusions à laquelle notre enquête nous ait menés et nous la devons à une concierge.

Parce que nous avons voulu éclairer notre lanterne ! la fille de l'article disait en gros que « les violences de la jeunesse traduisaient son inquiétude face à l'énigme de la vie et que ses maladroits défis étaient autant d'angoissantes questions jetées à la face du monde et de la Société ». Cela nous parut plus important que la chaîne de vélo. Tant que nous ne posséderions pas cet assortiment de « questions angoissantes », nous ne pourrions prétendre être de vrais révoltés. Il fallait compléter notre panoplie de base.

La fille annonçait une suite à son enquête. On lui téléphone, elle jubile, on lui file rancard. Le jour dit, à l'heure prévue, elle s'amène toute béchante avec sa mort sous le bras, je veux dire une bouteille de whisky. Elle pensait nous interviewer. On a été droit au fait. On s'expliquait mal, mais elle comprenait vite. Au bout d'une heure, on avait ce qu'on voulait. Sur une belle feuille de papier 21 x 27, la fille nous avait copié les fameuses questions angoissées. Aris mit ça dans son portefeuille comme un trésor. Nous ne buvions que du Coca. La fille, qui se marrait, ne s'en aperçut pas et, croyant boire le cinquième de sa bouteille, elle la vida seule. On la reconduisit ivre, puis morte, à proximité de son journal. Pas dans une voiture volée : At's avait sa 4 CV.

Pendant un bon bout de temps, nous avons vécu sur ce trésor comme des avarés. Aris l'avait sur lui. On se serrait autour d'Aris et on restait béats, un verre de Coca à la main. Et puis, on ne s'est plus contentés de ça. On a voulu voir le papier. Il passait de main en main. On le regardait. Après, chacun a voulu en avoir un exemplaire. On l'a recopié et puis, misère, on s'est mis à le lire, à l'apprendre par cœur. Chaque nouvelle étape nous calmait pour quelques mois. Puis un étrange désir nous venait et nous obligeait à raffiner notre volupté. Notre appétit s'agissait et notre lucidité s'éveillait. Tant et si bien qu'on s'aperçut un jour que toutes ces phrases se terminaient par des points d'interrogation. Quelques semaines plus tard, nous réalisions qu'il s'agissait de questions. Six mois après nous venait l'envie de connaître les réponses. La série des morts commença.

D'abord, l'académicien. On avait décidé de consulter quelqu'un d'éminent. Le courrier du cœur nous paraissant un peu faible, tout de suite nous avions pensé à l'Académie. Il fallait enlever un des quarante, lui mettre le questionnaire d'angoisse sous le nez et l'obliger à y répondre.

De nuit, nous décidons d'aller reconnaître les lieux et voilà qu'on tombe sur un qui s'était endormi. On profite de l'occasion, on le bâillonne, on l'emporte, il ne pesait pas lourd. Arrivé à notre quartier général, on l'installe et Aris lui fait la lecture à haute voix. Silence, on écoute. Rien. On le regarde sous le nez. Il dormait toujours. On le secoue, pas trop. Tellement fragile ! On le tripote un peu : Froid ! glacé,

même. Le cœur ? pas de cœur. Mort ! Raté, on le remporte. Expédition inverse, on le remet sur son fauteuil et adieu ! Que les trente-neuf se débrouillent... On n'a jamais su son nom. Les journaux n'ont parlé de rien. Cette histoire est vieille de douze ans et jamais aucun fauteuil n'a été déclaré vacant à l'Académie. Je signale en passant à ces Messieurs qu'ils peuvent enterrer sans craintes celui d'entre eux qui dort à toutes les séances et reste assis quand tout le monde sort.

Après ce premier échec, nous nous étions rabattus sur un ecclésiastique.

Aris, au temps de sa première communion, avait été la brebis préférée d'un chanoine. Il nous reçut un soir dans sa salle à manger et nous sortit du cassis. Nous, on lui sortit notre questionnaire. Quand il vit les points d'interrogation, il reposa la feuille, joignit les mains et nous lâcha tout doucement : « Mes enfants, c'est très simple. Il n'y a qu'une réponse à toutes les questions du monde : Dieu ». Là-dessus, il alla fouiller dans un tiroir Henri II pour nous dénicher quelques brochures gratuites et se piqua par la même occasion avec une fourchette rouillée. Il nous tint la porte en se suçant le doigt et bonsoir.

Deux jours plus tard, nous passons devant l'église. On enterrait. Le bedeau nous reconnaît : « C'est Monsieur le Chanoine » qu'il nous dit. Et, en hochant la tête : « Le tétanos ».

Pour le grand dramaturge, c'est autre chose. C'est encore à cause des journaux que l'idée nous en est venue. On y avait lu que ce gars-là

délivrait des messages dans ses pièces. C'était notre homme. On l'a cueilli bien avant. Ça ne devait pas durer très longtemps, mais enfin, quand il a eu notre questionnaire dans les mains, on peut dire qu'il était vivant. Il gueulait !... Pendant un moment, on a cru s'être trompés et avoir emballé un acteur. Mais non, c'était bien la tête du journal. Il nous a sorti un récita de près d'une heure. Je ne me rappelle que sa dernière phrase. « Tout ça, c'est de la métaphysique de concierge ». Après, il est sorti par la fenêtre. Je pense qu'il croyait que c'était la porte, parce qu'il y avait tout de même trois étages.

Vous pensez si les dernières paroles d'un homme vous restent dans l'oreille. On a filé chez une concierge. Tout le temps qu'on a été chez elle, elle a dû croire qu'on était là pour sa cagnotte. C'a été une entrevue pénible. La méfiance et l'inquiétude ont joué contre nous. On s'est mal expliqués. Elle bafouillait. Finalement, on s'est tirés, bredouilles. Je m'étais bien aperçu qu'elle camouflait un de nos questionnaires, sûrement comme pièce à conviction, mais j'avais même rien osé dire, tellement je me sentais mal à l'aise. On s'est retrouvés dehors, tout épatés de ne pas entendre la vieille appeler au secours.

Deux journaux seulement annonçèrent son décès : crise cardiaque. Un seul mentionna la présence du questionnaire : le rédacteur parlait d'un curieux pense-bête retrouvé auprès de la morte.

Dans le fond, tout ça, c'est peu de chose. Mais le clochard, ça, c'est à peine croyable. On l'avait entendu discuter au PMU et tous les quatre,

du même coup, avions compris que nous tenions l'oiseau rare : l'homme à réponses, le clochard philosophe, le Socrate de notre siècle (entre temps, on avait un peu lu). On l'a plus quitté et c'était facile. De bistrot en bistrot, on est arrivés à la Seine et là, en pleine nuit, avec quelques litres de provision, il nous a produit son numéro. La voix dans la barbe, tous les quatre bien en main, bavant, délirant, disant des trucs drôlement forts et avec ça philosophiques, le vieux, c'était quelque chose. Le jugeant bien à point, Aris sortit le papelard aux questions. Tout de suite, on a senti que c'était encore raté.

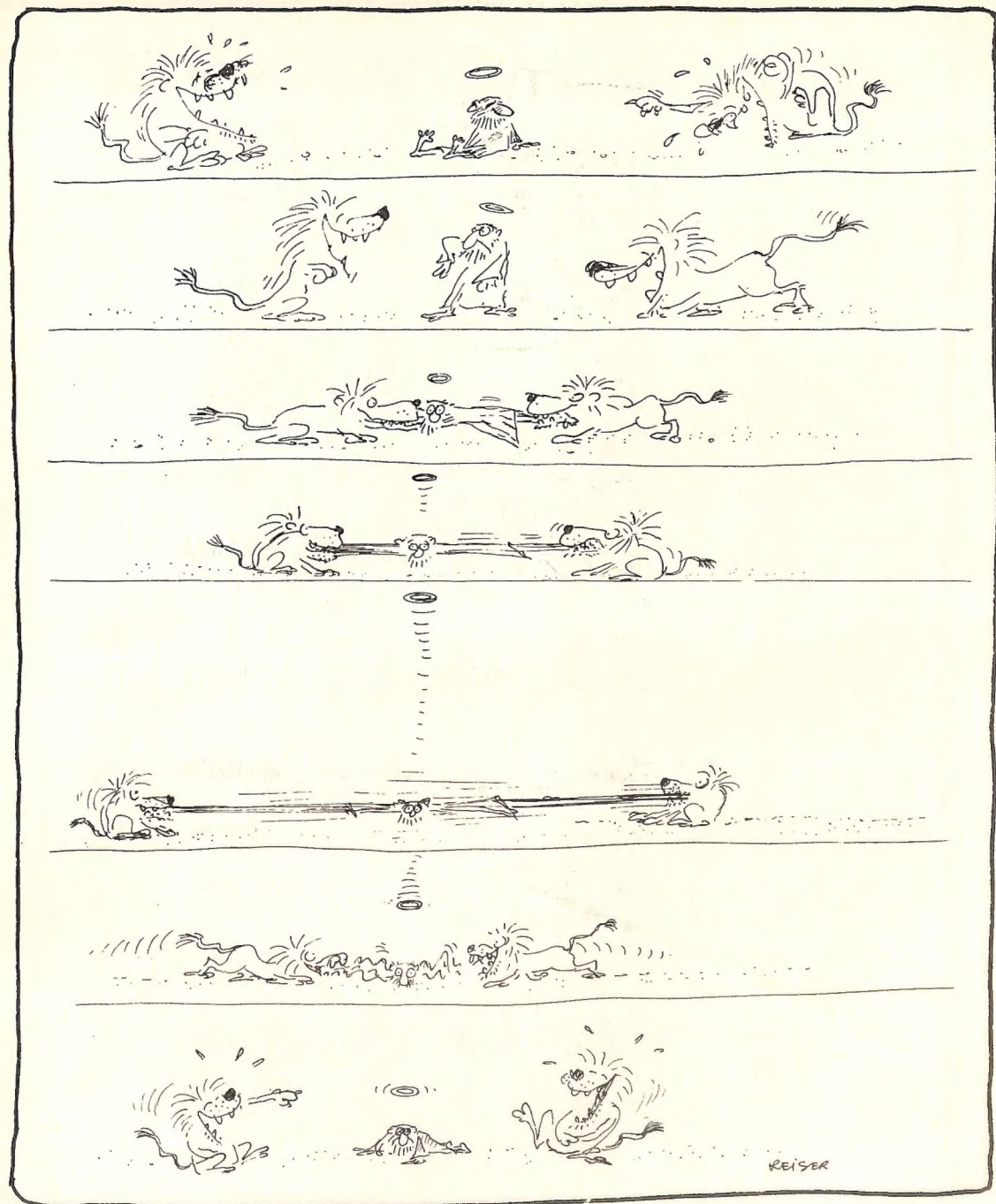
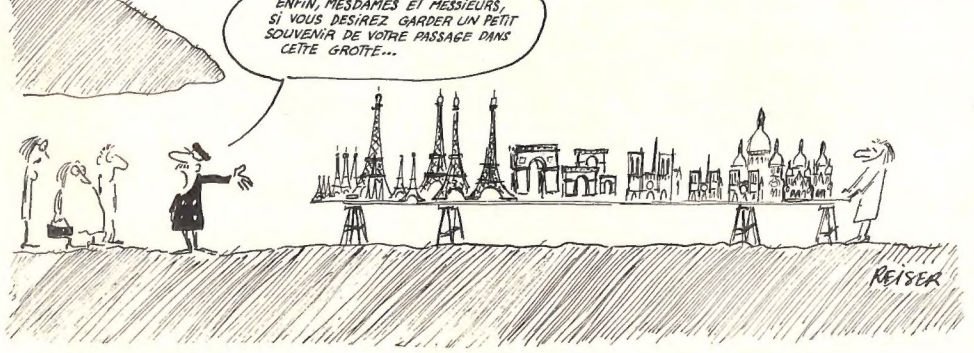
Le vieux, ça lui avait coupé le fil. D'abord, il ne voyait pas clair. Alors il s'est mis à chercher un rayon de lune ou de lampadaire. Il s'est levé, a titubé, le papier sur le nez, et pan ! d'un seul coup, dans l'eau. On n'a eu que le temps de le rattraper par sa musette. Aussi sec, la bretelle a craqué.

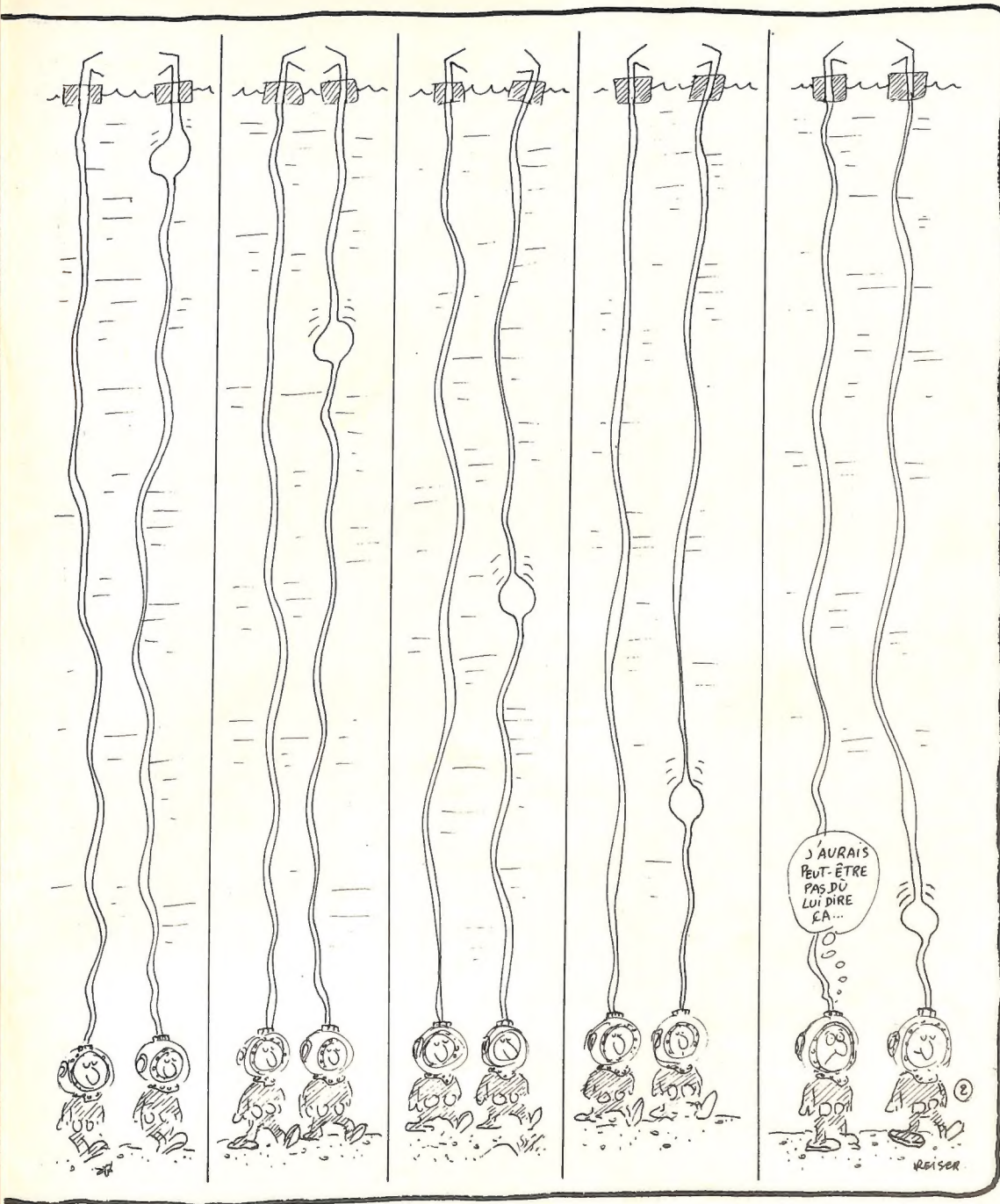
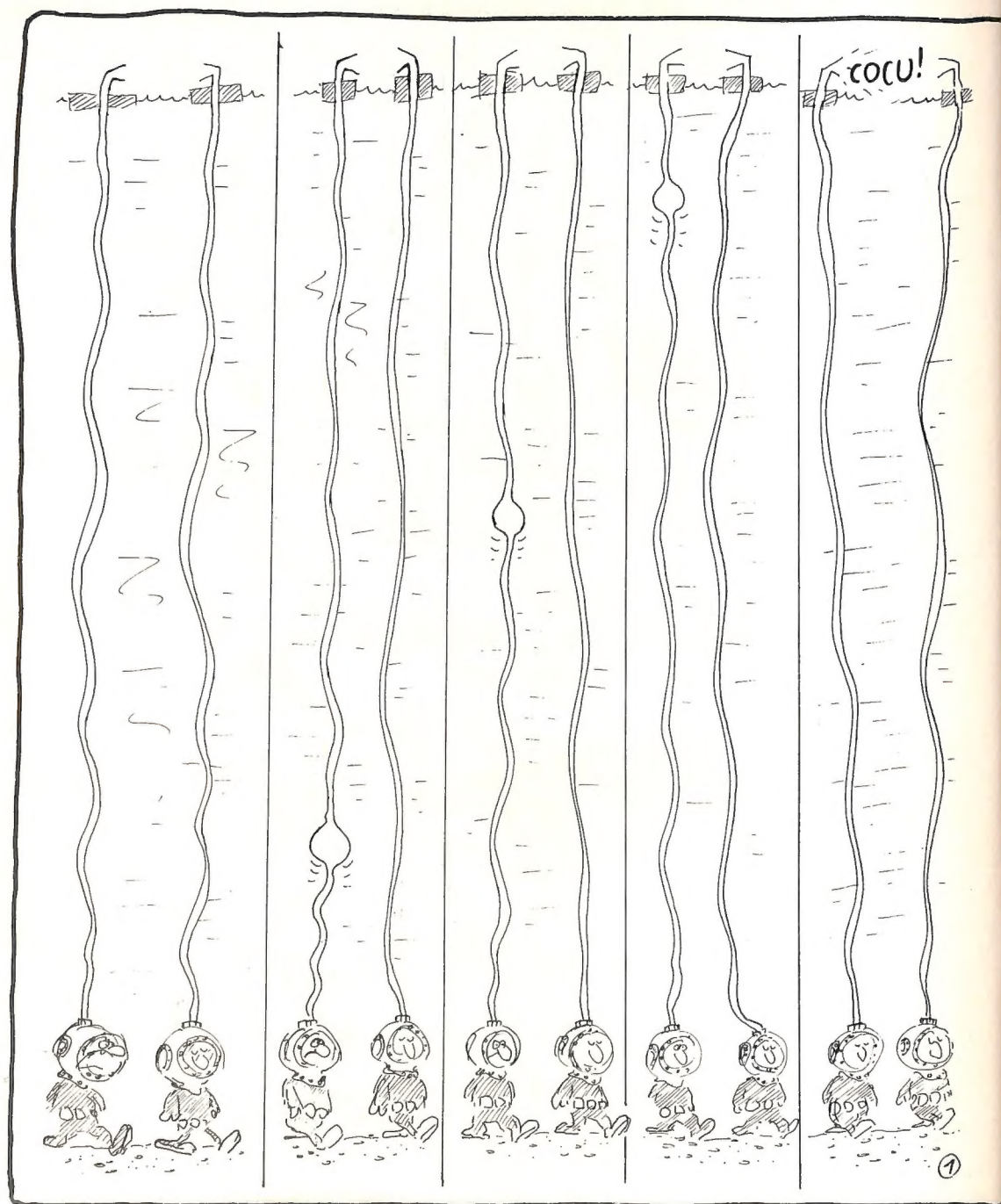
C'était une vieille musette. Avec ce qu'il y avait dedans, il aurait pourtant pu se payer une belle valise. En pièces d'or et billets, ça nous faisait chacun un beau départ dans la vie. On n'avait pas de fleurs à jeter à l'eau, comme font les marins. On a fait des petites roses avec nos questionnaires, et puis on les a balancés un peu solennellement dans la Seine.

J'ai 32 ans, un cabanon au soleil. Je me débrouille pas mal. Je ne pose plus de questions angoissées à personne. Personne ne peut répondre. Personne. Alors, à quoi ça servirait ? Hein ? A quoi ?

Gébé

REISER  
4 PAGES  
AU  
GRAND  
AIR





# le courrier de charlie

Nous nous plaisons beaucoup à lire « Juliette de mon cœur », chaque jour, dans le journal. Cette bande dessinée nous paraît fort belle. Elle a une sorte de classicisme, de pureté, pourrait-on dire, et il faut avoir les yeux chassieux pour ne pas voir que la seule chose qu'on pourrait lui reprocher, c'est d'être trop parfaite dans son genre. Ceux qui affectent de mépriser ça, ne sont que des attardés, des esthètes et des pue-de-la-gueule. On vous écrit pour vous demander de publier les premiers épisodes de « Juliette de mon cœur » dans votre bouquin de bandes dessinées parce qu'on était trop jeunes pour les lire à l'époque où ils ont paru.

Les élèves de Terminale  
du lycée Jean-Prévoist,  
38 - Villard-de-Lans.

Vous vous êtes mis à trente ou à quarante pour pondre quelque chose d'aussi spirituel ?

Ne vous laissez pas démonter par des lettres d'imbéciles, comme celle de ce Jacques de Lattre dont vous avez publié les insanités dans votre numéro d'avril. « Charlie » est un très bon journal. Je trouve même qu'il ne cesse de s'améliorer. Au début, je dois dire que j'ai regretté la disparition d'« Ulysse ». Maintenant, je trouve que « Paulette » est de plus en plus drôle et le dessin de G. Pichard de plus en plus somptueux. Comment faites-vous, dans vos journaux, pour ne publier que des dessinateurs de grande classe, comme Pellaert ou G. Pichard, alors que vos confrères,

## petites nouvelles

Willem a commencé la publication d'une bande à suivre dans L'HEBDO hara-kiri du 11 mai (numéro 67) : Les aventures de Tom Blanc.

La rédaction de CHARLIE aimerait bien que ses correspon-

comme (...) ou (...), qui n'ont que le mot « génie » à la bouche, ne publient que des illustrateurs sans invention, qui, parfois, savent tout juste dessiner ? Je voudrais bien savoir un peu qui est ce G. Pichard. Et d'abord, quel âge a-t-il ?

Georges Sebastian,  
Epernay.

Pichard a cinquante ans. Il est pressé d'en avoir le double parce que ce jour-là, il va faire une bringue à tout casser.

Biographie succincte. Né en 1920, à Paris. Elève à l'Ecole des Arts appliqués. Entre chez Draeger en 1938. La guerre. Sous l'Occupation, Pichard dessine des billets de la Loterie Nationale. Grâce à ses relations, il gagne le gros lot dix-huit fois de suite. A la Libération, il achète le château de Chantilly à un escroc. Ruiné, il doit travailler pour différents journaux.

Pichard, en dépit de son grand âge, est presque un débutant dans la bande dessinée. En effet, c'est seulement en 1964 qu'il commencera sa première bande, « Ténébrax », sur un scénario de Lob, pour l'hebdomadaire « Chouchou », hebdomadaire qui n'aura que treize numéros. Après « Ténébrax », ce sera « Blanche Epiphanie », dans « V Magazine », qui ne tardera pas à disparaître, lui aussi. (Vous remarquerez qu'il faut un certain courage à un journal pour faire travailler Pichard.)

En 1967, à la demande d'un club de livres, Pichard entreprend « Ulysse », que ce club renoncera à publier. Les planches déjà dessinées paraissent en Italie, dans « Ali Baba », après quoi, bien sûr, « Ali Baba » disparaît. Elles sont reprises dans « Charlie », jour-

nal plein d'humour et de bandes dessinées, et suivies d'épisodes inédits. En même temps, toujours avec Lob comme scénariste, Pichard dessine « Submerman » dans un journal pour enfants. Souhaitons longue vie à ces deux publications.

Pichard est actuellement professeur (« non titulaire », précise-t-il) à l'Ecole des arts appliqués. Il dit qu'il est content de travailler avec Wolinski. Wolinski, de son côté, dit qu'il est content de travailler avec Pichard. Ils doivent avoir des obsessions en commun.

...« Les deux esclaves et le vizir » : pas mal. La chute était bien trouvée. Qui est l'auteur, Franz Toussaint ? D'habitude, il y a quelques lignes de présentation.

Jérôme Siflis,  
Bar-le-Duc.

Il n'y a pas eu de présentation, faute de renseignements sur cet auteur. Ça nous aurait gênés d'inventer. En effet, Franz Toussaint ne figure dans aucune histoire de la littérature, ni dans aucun dictionnaire. C'est un auteur d'avant-guerre. Il a publié une traduction du « Cantique des Cantiques » et de nombreux contes et romans d'un orientalisme plus ou moins fantaisiste : « Le jardin des caresses », etc. Dans un article récent, paru dans « Combat », M. Pierre Paraf nous apprend que Franz Toussaint (horreur) était baron et royaliste mais que, du temps de la rue Marie-Rose, il jouait régulièrement aux échecs avec Lénine. On aurait dû l'embaumer avec. Ils auraient pu terminer leur partie interrompue en 1917.

dants donnent leur adresse complète.

MM. les voyageurs de 1<sup>re</sup> classe et assimilés sont informés que les accès de la station de métro « Opéra » ne permettent pas de leur réserver un passage spécial

dans les couloirs de correspondance.

Début de la nouvelle bande en couleurs de Pellaert (Pravda, Jodelle, etc.) dans le numéro d'HARA-KIRI (mensuel), actuellement en vente. Titre : « Marsha Bronson ».

